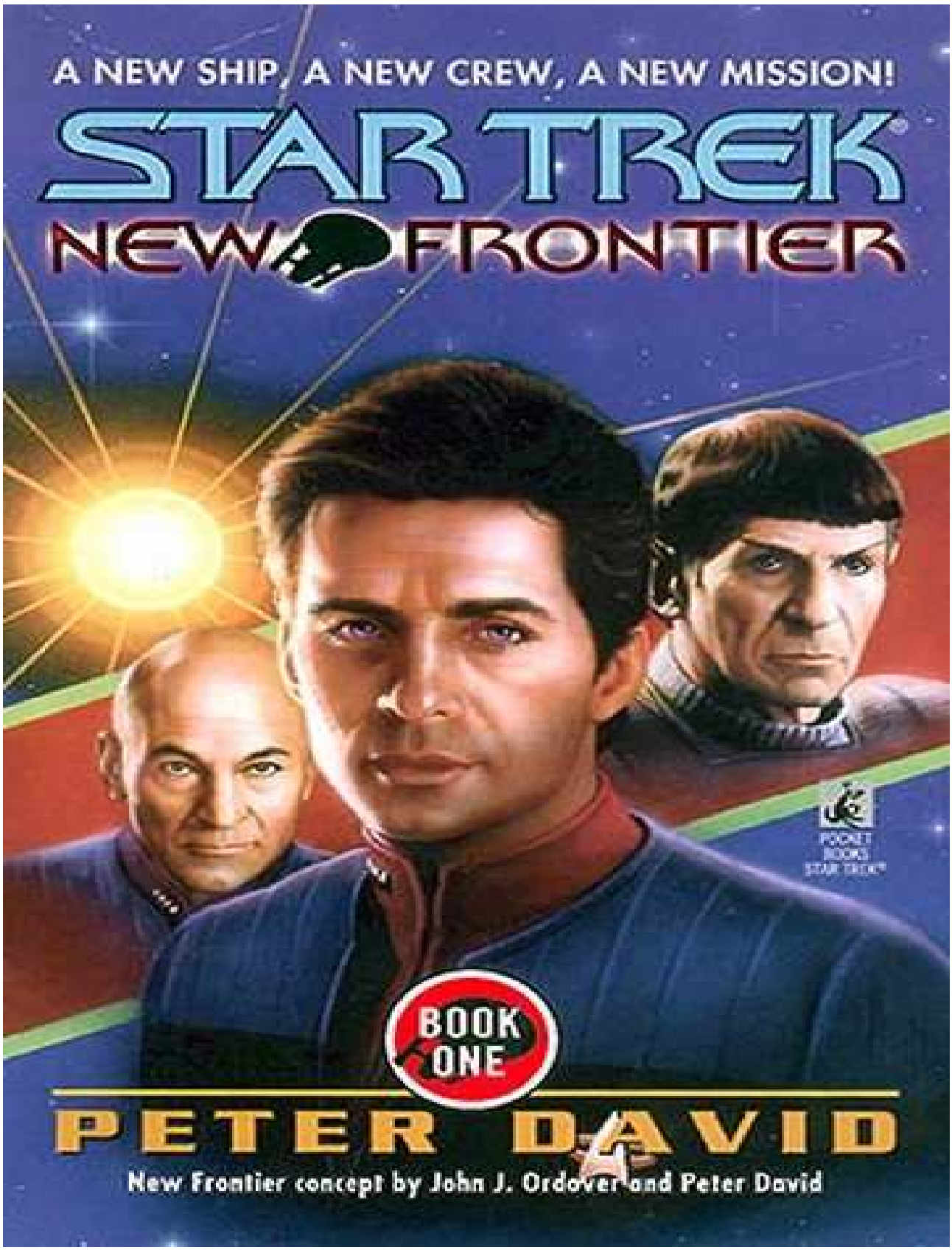


Le château de cartes

Par Peter David

Introduction

Dans le bureau du capitaine Picard. L'amiral Jellico ne faisait aucun effort pour dissimuler son étonnement. Il répéta :

« Calhoun ? Vous voulez dire Mackenzie Calhoun ? »

« Très certainement, répondit Picard, imperturbable en sirotant son thé. C'était tout simplement un sacré bon officier. L'un des meilleurs que nous ayons jamais formés. Et il est l'homme qu'il faut pour ce commandement. » Il se mit à égrener ses arguments sur ses doigts. « Il connaît cette région de l'espace. Son monde natal, Xenex, se trouve juste à la frontière thallonienne. Si l'Empire thallonien est en train de se disloquer, on parle de planètes en guerre les unes contre les autres. De factions hostiles à chaque détour. Nous avons besoin de quelqu'un capable de rassembler des mondes. Nous avons besoin de la force et du talent de Calhoun, aujourd'hui plus que jamais. »

« Il est imprévisible, » dit Jellico.

« Les circonstances le sont tout autant. Ils iraient très bien ensemble. »

« C'est un franc-tireur. Un fauteur de troubles. Il est— »

« Dans cette situation unique, avec les défis qu'elle présente… Calhoun est le meilleur candidat. »

« Vous essayez de mettre un cow-boy dans le fauteuil du capitaine, » déclara l'amiral Jellico.

« Absolument, répondit le capitaine Picard. Après tout, c'est une nouvelle frontière. »

Vingt ans

plus tôt…

M'k'n'zy

I

Falkar contempla les restes de ses troupes et, tandis que le soleil brûlant de Xenex les accablait, décida d'adopter un ton philosophique à propos de la situation.

« Il n'est pas rare d'avoir envie de tuer un adolescent, dit-il. Cependant, il est rare de ressentir le besoin d'envoyer des soldats pour faire le travail. »

Ses hommes le regardèrent avec une surprenante bonne humeur. Il était étonnant qu'il leur en reste, car la bataille entre eux et les Xenexiens avait été non seulement brutale, mais aussi extrêmement insatisfaisante — du moins pour eux. Pas vraiment pour les Xenexiens.

C'étaient de pitoyables survivants. Leur armure et leurs vêtements pendaient en lambeaux. Leurs armes étaient pour la plupart à court d'énergie et, lorsqu'ils avaient fui la scène de leur déroute finale, ils avaient dû compter lourdement sur des épées courtes et des couteaux pour se tailler un chemin vers la sécurité — ou ce qui en tenait lieu.

Des armes qu'ils portaient d'ordinaire surtout pour l'ornement, pour la décoration, pour le symbole d'accomplissement. La plupart ne les avaient jamais utilisées autrement que pour les polir à des fins d'apparat. Pas un homme sur cinquante ne pouvait se dire réellement compétent dans leur maniement. En étudiant les à peine deux douzaines d'hommes qu'il lui restait, Falkar eut l'impression de lire leurs pensées.

Il se redressa de toute sa hauteur — et puisqu'il mesurait près de deux mètres, cela avait son effet. Sa peau était d'un bronze sombre, comme celle de tous les membres de sa race. Sa carrure associait puissance musculaire et économie de mouvement. La force de son corps était évidente, mais répartie de manière si harmonieuse que, malgré sa taille impressionnante, on sous-estimait facilement sa véritable puissance.

Ses cheveux, longs et noirs, habituellement noués proprement, pendaient maintenant en désordre sur ses épaules. Lorsqu'on bat en retraite précipitamment, on a rarement le loisir de soigner sa coiffure.

Ses yeux étaient entièrement noirs, son nez large et épaté, et ses incisives particulièrement aiguës.

« Peut-être avons-nous mérité notre sort », dit-il d'une voix tendue.

Ses hommes levèrent la tête, surpris. Si ces paroles devaient remonter le moral d'une troupe déjà découragée, elles produisaient l'effet inverse.

« Nous avons dominé les Xenexiens pendant plus de trois cents ans. Jamais, durant tout ce temps, il n'y eut de soulèvement que nous ne puissions écraser. Jamais

notre autorité n'a été remise en question. Et pour cette raison, nous nous sommes laissés aller. Nous sommes devenus négligents. Trop dépendants des armes à main. »

Il arpentait l'espace devant ses soldats.

« Nous avons fini par croire que nous gagnerions bataille après bataille non parce que nous étions les mieux préparés ou les mieux armés… mais simplement parce que nous y avions droit, comme par privilège divin. Eh bien, les Xenexiens nous ont prouvé le contraire, n'est-ce pas ? »

« C'est ce maudit garçon », marmonna un soldat.

Falkar se retourna brusquement, les yeux luisants.

« Oui… ce maudit garçon. Celui qui a rallié son peuple. Celui qui nous a surpassés à chaque étape. Celui qui anticipait nos mouvements, qui n'avait pas peur de nous, qui donnait de l'espoir aux siens. L'espoir, messieurs — la pire chose qui soit pour un peuple comme celui-là. Car l'espoir mène à l'action, et l'action mène aux conséquences. Et la conséquence, c'est que nous faisons maintenant face à un peuple au seuil de sa libération. Nous les combattons sans cesse, et ils reviennent toujours pour nous vaincre. Notre gouvernement m'a clairement fait comprendre qu'il commence à considérer Xenex comme plus d'ennuis que de valeur. Et ce garçon en est la cause. »

Il montra le paysage devant eux : un terrain formidable s'étendant sur des centaines de kilomètres. Sol dur et craquelé. Petites montagnes éparses. Quelques rares végétaux s'accrochant désespérément à la vie.

« Il est là-bas, messieurs. Dans le Gouffre. La providence l'a peut-être mis à notre portée. Son véhicule a été vu tournoyant hors de contrôle dans cette direction pendant les derniers instants de la bataille. Il est séparé de ses troupes, de ses partisans. Il est seul. Sans doute effrayé. Mais probablement aussi dangereux qu'un animal blessé. »

Falkar se retourna.

« Je le veux. Vivant si possible. Mort sinon. Mais si vous le capturez vivant et qu'il "meurt accidentellement" pendant le transport, assurez-vous que toutes ses blessures soient sur le corps. Je veux son visage intact, identifiable sans difficulté. »

Un soldat fronça les sourcils.

« Je ne comprends pas, monsieur. On pourrait l'identifier par ADN de toute façon. »

« Certes. Mais je parle d'identifier son visage… quand sa tête sera plantée sur une pique au centre de la grande place de Xenex. Trouvez-le. Trouvez M'k'n'zy… et mettons fin à cette rébellion une bonne fois pour toutes. »

* * * * *

M'k'n'zy sentit son bras gauche se raidir de nouveau. Le sang séché couvrait son biceps ; un large morceau de métal s'y était fiché et l'avait gravement entaillé. L'arracher avait été un véritable supplice. Mais le pire n'était pas là : il s'était déboîté le bras. La douleur avait été atroce lorsqu'il l'avait remis en place lui-même… au point

qu'il s'était évanoui. En reprenant conscience quelques minutes plus tard, il s'était maudit pour sa faiblesse.

Il savourait l'ombre maigre qu'il avait trouvée. Il étira ses doigts, les plia, forma un poing, puis recommença.

« Allez… » murmura-t-il entre ses lèvres fendillées.

Il fit travailler doigts, poignet et coude jusqu'à retrouver un minimum de mobilité, puis observa les environs.

Contrairement à Falkar, sauvage seulement par moments, M'k'n'zy en avait l'apparence permanente. Sa peau était aussi brunie, mais plus dure, tanné par le soleil. Ses cheveux étaient indisciplinés. Les Xenexiens avaient la réputation d'être des brutes, mais ses yeux violets révélaient intelligence, ruse et lucidité. Quiconque le regardait plus d'un instant ne pouvait le prendre pour un simple bagarreur.

On aurait eu peine à croire qu'il n'avait que dix-neuf ans. Les épreuves avaient déjà creusé son visage, et toute innocence avait disparu de son regard.

Ses yeux parcoururent la région appelée le Gouffre, une zone d'environ cinquante kilomètres, connue dans sa ville natale de Calhoun comme un endroit à éviter. Terrain hostile, créatures dangereuses adaptées au désert, météo imprévisible, tempêtes de poussière soudaines, pluies torrentielles puis sécheresse absolue.

Et il y avait autre chose.

Certains prétendaient que le Gouffre était une faille dans la réalité, un nexus entre plusieurs mondes. Les autres disaient simplement : l'endroit était hanté.

Autrefois pourtant, c'était un rite de passage. Les jeunes Xenexiens y partaient pour la Recherche des Toujours : errer assez longtemps pour recevoir une vision de leur avenir et découvrir leur destinée. Mais trop de jeunes y moururent et la tradition fut abandonnée… officiellement. Elle devint un défi clandestin.

À treize ans, M'k'n'zy s'y aventura. Il n'emporta qu'une réserve d'eau pour un jour.

Au cinquième, il n'en avait plus.

Au huitième, son frère D'ndai le retrouva inconscient et déshydraté.

Une fois guéri, il raconta avoir vu des visions : son peuple libre, se dressant contre les Danteriens. Il y croyait si fort que ces récits déclenchèrent la révolte.

La vérité ?

Il n'avait rien vu du tout.

Mais ses mensonges devinrent si nombreux qu'il finit presque par y croire lui-même.

* * * * *

Les Danteri progressaient lentement dans le corridor nord-ouest du Gouffre. Falkar surveillait le ciel.

Son aide Delina consulta un capteur.

« Nous l'avons. À environ cent mètres à l'ouest. »

« Il ne bouge pas ? »

« Pas du tout. »

Falkar fronça les sourcils.

« Je n'aime pas ça. Il pourrait nous attirer dans un piège. »

Delina suggéra qu'il soit blessé. Falkar secoua la tête.

« Il sait que nous sommes là. Il l'a toujours su. »

Il cita Calhoun, Seanwin, Condacin — chaque fois M'k'n'zy avait anticipé leurs attaques.

Delina serra les dents :

« Alors laissez-moi lui arracher le cœur. »

« Très bien. »

Ils avancèrent… jusqu'à ce qu'un grondement retentisse.

Un éboulement colossal dévala sur eux. Des soldats furent écrasés. Puis le sol céda sous les survivants : une caverne cachée. Falkar s'arrêta juste à temps, regardant les corps brisés en contrebas et les membres dépassant des rochers derrière lui.

« Bâtard… » souffla-t-il.

* * * * *

M'k'n'zy s'était félicité de son embuscade. Une petite charge explosive avait suffi à provoquer l'éboulement. Mais alors qu'il s'apprêtait à repartir vers Calhoun, l'odeur de tempête monta dans l'air.

Il se retourna — et la mort passa à un millimètre.

Une lame lui trancha le visage de la tempe à la joue. Le sang jaillit. Il recula, aveuglé, tomba, aggravant ses blessures.

Falkar observait.

« Pas un cri… impressionnant. »

M'k'n'zy, tenant littéralement son visage, luttait pour ne pas hurler.

« Ai-je pris l'œil ? » demanda Falkar calmement. « Je pourrais te laisser vivre… aveugle. »

Pour gagner du temps, M'k'n'zy parla — racontant les atrocités vues enfant : villages brûlés, mutilations, son père torturé sur ordre de Falkar.

Les paroles troublèrent Falkar. Ce n'était pas un sauvage.

Puis la tempête éclata.

Le vent hurla, arracha l'épée de Falkar. Il tâtonna… trouva la lame…

… qui s'enfonça dans sa poitrine jusqu'à la garde.

Une voix murmura à son oreille :

« Tu cherches ceci ? »

Falkar gargouilla, s'effondra sur le dos, et sa dernière pensée fut :

Je déteste cette planète…

II

Essayant de ne pas penser à ce qu'il faisait… essayant de ne pas laisser la douleur l'engloutir complètement… M'k'n'zy maintint les chairs de son visage en place jusqu'à être à peu près sûr que le sang ne jaillissait plus de la plaie béante. Il n'avait aucune idée à quel point cet arrêt serait temporaire. Il était certain que la seule chose qui empêchait l'hémorragie de reprendre, c'était la pression qu'il exerçait — et, vu qu'il luttait contre l'évanouissement, il ignorait combien de temps il pourrait continuer à la maintenir. Il s'imagina s'affaisser et se vider de son sang à travers son visage tailladé.

Il se demanda s'il rêverait dans cet état. Et à quoi il rêverait. Son père et sa mère sortiraient-ils des brumes tourbillonnantes, lui tendraient-ils une main accueillante pour l'emmener là où résidaient leurs âmes (comme le prêchaient les prêtres de Calhoun) ? Ou bien n'y aurait-il que noirceur et néant (comme M'k'n'zy le soupçonnait) ? Puis il réalisa que ses pensées dérivaient et il se força à se reconcentrer.

La tempête commençait à retomber, et M'k'n'zy se mit à fouiller le corps de Falkar, d'une main, tout en continuant de presser son visage de l'autre. Il était à peu près certain, à ce stade, que son œil droit était intact — ne serait-ce que parce qu'il n'avait pas l'impression que quoi que ce soit suintait de l'orbite. Mais il voyait toujours à peine, et travaillait davantage au toucher qu'à la vue.

Il avait déjà passé l'épée de Falkar à sa propre ceinture. Il tâta la garde ornée et conclut qu'elle était si élaborée qu'elle devait être liée d'une manière ou d'une autre à la maison royale dont Falkar était issu. Il explora la ceinture de Falkar et découvrit une sorte de bourse fixée dessus. Il tira dessus : elle ne céda pas. Il tira encore, cette fois en canalisant dans le geste une partie de la douleur qu'il refoulait, et la bourse se détacha enfin. Il fouilla à l'intérieur, espérant y trouver quelque chose ressemblant à une trousse de premiers secours. Mais rien de tel. À la place, c'était visiblement une pochette à outils. Rien d'étonnant, même si un homme du rang de Falkar ne pouvait guère être considéré comme un simple réparateur : les Danteri se vantaient d'être prêts à toute éventualité, et savoir improviser des réparations rapides entrait parfaitement dans cette logique.

Ses doigts se refermèrent alors sur quelque chose qu'il comprit immédiatement pouvoir lui être utile : un petit soudeur-laser, pratique pour réparer une surface métallique fissurée (comme, par exemple, une épée brisée, ou peut-être un véhicule éventré sur le côté).

Ce n'était pas, bien entendu, destiné à la chair. Malheureusement, c'était précisément l'usage que M'k'n'zy comptait en faire.

Il s'assit, le dos calé contre un affleurement rocheux. Il leva la garde de l'épée jusqu'à ses dents et mordit dedans. Puis il porta le soudeur à son visage et actionna l'interrupteur. Entre les deux fourches au sommet, un petit rayon de lumière intense vacilla un instant, puis se stabilisa. Il ajusta les réglages pour descendre à l'intensité la plus faible — mais même ainsi, c'était terrifiant. Il ne pouvait pas s'autoriser l'hésitation : il sentait le sang recommencer à couler. Il ignorait combien il en avait déjà perdu, mais s'il ne faisait rien, il n'avait aucun doute : il se viderait de son sang.

Le seul réconfort qu'il trouva, c'était que son visage était déjà si engourdi qu'il doutait d'avoir encore beaucoup de sensibilité.

Il rapprocha le soudeur de sa tempe, au sommet de l'entaille, prit plusieurs profondes inspirations, et fit tout ce qu'il pouvait pour repousser la douleur à venir. Puis il posa le laser sur sa peau.

Il découvrit aussitôt qu'il était encore parfaitement capable de sentir la douleur.

Un sifflement d'air jaillit entre ses dents, tandis qu'il se battait pour garder les mains stables, pour empêcher sa tête de bouger. Il mordit plus fort encore la garde. Il sentit une odeur de viande brûlée et comprit que c'était lui. Il se répétait : Détache-toi. Détache-toi. Ignore. La douleur arrive à quelqu'un d'autre, très loin. Ce n'est pas toi. Regarde-la de loin et ne la laisse pas t'atteindre. Et, en martelant cela, il traça lentement le soudeur le long de sa joue. C'était un travail délicat car — opérant uniquement au toucher — il devait maintenir les morceaux de son visage traumatisé ensemble et les cautériser, tout en gardant ses doigts hors du faisceau. Une fois, il s'approcha trop près et manqua de sectionner son pouce en deux.

Il ne sut pas combien de temps dura cette besogne atroce. Quand il eut terminé, le soudeur tomba de ses doigts engourdis. Il s'affaissa, le monde tournoyant autour de lui, et ce n'est qu'alors qu'il réalisa qu'il mordait toujours la garde. Il entrouvrit la bouche et l'épée courte tomba en cliquetant au sol. Il nota, avec un amusement sinistre, qu'il avait mordu si fort qu'il avait laissé des marques de dents.

Il ricanait encore de cela quand il s'évanouit.

* * * * *

Lorsqu'il se réveilla, sa première pensée fut qu'il était resté là une semaine. Il ne sentait même plus sa bouche ; ses lèvres avaient gonflé et étaient complètement engourdies. Par bonheur, la nuit était tombée.

L'air frais glissa sur lui, doux comme l'étreinte d'un amant.

Son esprit lui dit que c'était le moment de bouger. De se remettre debout et de foutre le camp du Gouffre. Voyager la nuit était toujours plus facile. Il décida que c'est exactement ce qu'il allait faire… dès qu'il se serait reposé un tout petit peu plus. Il ferma les yeux et — quand il les rouvrit — le soleil commençait déjà à se lever au-dessus de l'horizon.

Et une créature venait vers lui.

Petite, trottinante, elle semblait particulièrement intéressée par la flaque de sang coagulé sous sa tête. Et, comme curiosité secondaire, elle paraissait également attirée par la plaie fraîchement soudée sur son visage. Elle avait une carapace dure, des yeux à pupilles noires, et de petites pinces cliquetantes qui se rapprochaient des yeux de M'k'n'zy. Quelques secondes de plus, et elle lui aurait arraché l'œil droit aussi facilement que de la crème glacée.

M'k'n'zy ne réalisa même pas qu'il tenait encore l'épée. Il sut seulement que sa main bougea instinctivement : il fit décrire à la lame étincelante un arc vers le bas et sur le côté, tranchant la créature proprement en deux avec une telle force que les deux moitiés furent projetées dans des directions opposées.

Il sourit pour lui-même — ou du moins crut-il le faire, car il ne sentait rien dans son visage.

Lentement, il se força à se relever. Ses jambes se dérobèrent d'abord, puis il parvint à les redresser. Il frotta prudemment le sang séché qui collait à son œil et fut soulagé de découvrir, après quelques clignements précautionneux, que l'œil était bel et bien intact. Il balaya les environs, confiant dans sa capacité à s'orienter dans le Gouffre.

Cette assurance dura exactement le temps qu'il lui fallut pour comprendre où il se trouvait.

C'est là qu'il eut la réalisation brutale et horrifiante : il n'avait aucune idée précise d'où il était.

« Ce n'est pas possible… » murmura-t-il à travers ses lèvres enflammées. « Ce n'est pas possible… » Il avait été certain de connaître chaque mille, chaque yard de cette région.

Mais il s'était effondré sur place… n'est-ce pas ?

Non. Apparemment non.

En repassant les événements en tête, il se souvint de brefs instants de lucidité mêlés à l'inconscience. Même à moitié conscient, il avait essayé de rentrer chez lui — comme en pilote automatique. Mais, fonctionnant dans un état maladif, semi-délirant, il n'avait pris aucune direction utile. Il se dit qu'il avait de la chance : il aurait pu marcher droit dans un ravin. Malgré tout, il avait perdu assez de sang pour faire flotter une armada, il avait une plaie béante au visage, son front pulsait, son cœur galopait. Il soupçonnait qu'il avait de la fièvre. Parfait. En plus de tout le reste, il devait avoir une infection majeure.

Il regarda la position du soleil dans le ciel. Sûr de vouloir aller vers l'est, il se mit en route avec détermination… sans savoir qu'il était commotionné, confus, encore en état de choc. Épuisé jusqu'à l'os, il marcha presque une journée vers l'est avant de réaliser brusquement qu'il devait en réalité aller vers l'ouest.

À présent, il ne pouvait plus bouger le bras du tout, et il avait l'impression que son visage brûlait. Mais le soleil s'était couché, et il savait qu'il ne survivrait pas à un autre jour de marche sous la chaleur. Il ne pouvait pas non plus rester où il était : voyager de nuit était sa seule option. Cela l'arrangeait presque, car malgré

l'épuisement il avait peur de s'endormir — peur de ne pas se réveiller. Et cette peur n'était pas absurde.

Il mémorisa le point au-dessus des crêtes lointaines où le soleil avait disparu, prit les étoiles pour guide, et partit vers l'ouest.

Il entendit le hurlement de la tempête quelques instants avant qu'elle ne le frappe, sans lui laisser le temps de trouver un abri. Les vents le martelèrent impitoyablement. M'k'n'zy fut projeté sur le sol comme une pierre ricochant sur la surface d'un lac. Et enfin, lui qui avait tout enduré en silence, poussa un véritable hurlement de rage. Combien devait-il encaisser ? Après tout ce que les Danteri lui avaient fait, voilà que les dieux s'acharnaient aussi ? Ne pouvait-il pas recevoir la plus petite miette de chance ?

Et les dieux lui répondirent.

La réponse, malheureusement, fut de lui rappeler qu'il se montrait ingrat. Il était encore en vie. Les dieux — si dieux il y avait — l'avaient laissé survivre, et si cela ne lui suffisait pas, voici un rappel de ce qu'il devait à leur "clémence". Et les vents soulevèrent M'k'n'zy du sol. Ses mains griffèrent l'air — ce qui, naturellement, ne lui offrit aucun soutien.

« Arrêêêêtez ! » hurla-t-il.

Et il s'arrêta… quand le vent le projeta contre un affleurement rocheux.

Et l'obscurité l'emporta de nouveau.

* * * * *

L'obscurité tenta aussi de le garder — de faire de lui un habitant permanent. Après ce qui lui sembla une éternité, il revint à lui. Quand il se réveilla, il faisait jour. La fièvre le consumait, la plaie était rouge, enflammée. Il avait l'impression que les deux seules choses dans son crâne étaient un martèlement incessant et une langue gonflée trois fois au-delà de la normale. Une ecchymose violette et monstrueuse s'étalait sur le côté gauche de sa tête, pour faire écho au carnage du côté droit de son visage.

À ce stade, il ne savait plus où aller, dans quelle direction se trouvait la sécurité — ni même ce que la sécurité signifiait. Son identité elle-même commençait à se brouiller. Il se força à se souvenir de son nom, de sa maison, de son but. Il était… il était M'k'n'zy de Calhoun… et il…

Et puis, comme un insecte porté par une brise, cela lui échappait avant qu'il puisse s'en saisir. Il tenta de le poursuivre, comme s'il était capable de mettre la main sur une pensée au vol, puis s'effondra au sommet d'une petite colline. Il bascula en avant, roula sur du gravier qui déchiqueta encore davantage son corps déjà meurtri.

Quand il atteignit le bas, il n'en avait plus rien à faire.

Il resta peut-être là des heures, ou des jours. Il ne savait pas. Il s'en moquait. Tout ce qu'il voulait, c'était que le martèlement cesse, que la chaleur le quitte, que la douleur s'arrête. Combien était-il censé endurer ? Combien était-il censé encaisser ?

Il était fatigué. Fatigué que les gens comptent sur lui. Fatigué qu'on le regarde pour décider. Toute sa vie, aussi loin qu'il s'en souvenait, il avait été animé d'une détermination unique, d'une vision singulière. Une obsession, diraient certains. D'autres appelleraient cela de la folie.

Mais derrière l'obsession, la folie — quel que soit le mot — se cachait sa peur profonde d'être "démasqué". Peur qu'au fond, il ne soit rien d'autre qu'un jeune homme effrayé, tentant de répondre aux exigences qu'il se fixait et que les autres projetaient sur lui. Étendu là, fiévreux et mourant, ses terreurs nocturnes vinrent le visiter en plein soleil de midi : peur d'être insuffisant, peur de ne pas être à la hauteur de la tâche qu'il s'était imposée, ni du standard que les autres attendaient désormais de lui.

Au début, tout avait été facile. Il n'y avait pas d'attentes. Il avait enflammé ses partisans par la seule force de sa conviction et de son charisme. Il avait annoncé des victoires, et les avait livrées. Il avait promis que les Danteri finiraient sur la défensive, et il avait tenu parole.

Mais à mesure qu'il menait les Xenexiens, pas à pas, vers leur but, ce but devenait paradoxalement de plus en plus terrifiant, alors même qu'il se rapprochait. Deux peurs continuaient de brûler en lui : que, après tant d'efforts, on leur arrache la victoire à la dernière seconde ; et que, si la victoire était obtenue… si les Xenexiens gagnaient leur liberté…

… alors quoi ?

Il n'y avait jamais pensé. Et le fait même qu'il n'y ait jamais pensé suffisait à le faire se demander si, secrètement, au fond, il n'avait pas lui-même considéré que ce n'était pas vraiment possible.

Lève-toi.

Ses yeux papillonnèrent, surpris par cette voix dans sa tête. C'était la première chose qu'il percevait dans son crâne depuis longtemps, en dehors du martèlement.

Son père se tenait près de lui, de profil. Son dos était strié de marques de fouet. Le soleil transparaissait à travers sa tête, et une petite créature trottinait indifférente sur son pied. Il ne semblait pas la sentir.

Lève-toi, bon sang, dit-il, sans bouger les lèvres.

« Va-t'en… » dit M'k'n'zy. « Va-t'en. Je veux dormir. »

Lève-toi. Je t'ordonne de—

« Garde tes ordres ! » cracha M'k'n'zy. Enfin… c'est ce que cela lui sembla. À vrai dire, il était si déshydraté, ses lèvres si gonflées et fendillées, sa langue si inutile — comme un morceau de viande trop cuite — que quiconque l'aurait entendu n'aurait distingué que des grognements inarticulés. « Je t'ai supplié de rester ! Supplié ! Ils étaient où, tes ordres, ta fierté, quand j'avais besoin de toi, hein ? Où ? Où ? »

Lève-toi.

« Va au diable », dit-il, et il se roula sur le côté, tournant le dos à son père.

Une femme se tenait là. Une femme nue, aux épais cheveux blonds, un sourire espiègle aux lèvres. Ses doigts intangibles couraient sur la poitrine de M'k'n'zy.

Debout, dormeur, dit-elle. Sa voix avait une légèreté, et quelque chose lui souffla que ce n'était pas son ton habituel. Qu'elle le réservait à lui — seulement à lui. Que dans la vraie vie, elle était dure, inflexible, intransigeante. Avec lui seul, elle baissait la garde.

Il cligna des yeux, perdu. Il ne l'avait jamais vue… et pourtant c'était comme s'il la connaissait intimement. Comme si elle comblait un vide dont il ignorait l'existence.

« Qui— ? »

Debout, Mac, le gronda-t-elle. On a des choses à faire…

Il la dévisagea. Elle avait un corps magnifique : ventre plat, seins fermes. M'k'n'zy, à vrai dire, n'avait jamais vu de femme nue. Oh, il y avait eu des femmes, oui — mais c'était toujours pressé, clandestin, sous le couvert de la nuit, ou les vêtements encore en place. Il ne s'était jamais simplement détendu avec une femme. Jamais allongé nu à côté de l'une d'elles. Jamais laissé ses doigts suivre des courbes. Jamais été à l'aise… avec qui que ce soit…

À quoi tu penses, Mac ? demanda-t-elle.

Il tendit une main hésitante pour lui prendre un sein… et sa main traversa, ne ramenant que du sable. La femme avait disparu.

Avec un hurlement de frustration — ou, plus exactement, un grognement étranglé — il se jeta à l'endroit où elle se trouvait, comme s'il espérait la retrouver enfouie juste sous la surface. Du sable entra dans son œil et il eut l'impression qu'on lui enfonçait des éclats de verre dans le visage. Il cligna furieusement jusqu'à ce que l'irritation se dissipe, mais sa vision restait trouble.

Le monde tourbillonnait, et cette fois il ne lutta pas. Il n'avait qu'à se reposer et tout irait bien. C'était la seule chose dont il était absolument certain.

Oui… oui… juste un peu de repos…

Le sol lui sembla plus doux qu'il ne l'aurait cru. Tout se relâchait autour de lui, l'invitant à se détendre, à juste… se détendre. C'était tout ce qu'il avait à faire.

Ce n'est pas une option.

Une autre voix, cette fois — et certainement pas une voix de femme. Il leva les yeux, confus.

Un homme se tenait là, scintillant comme s'il venait d'un temps et d'un lieu lointains. Il portait une sorte d'uniforme noir et rouge, avec un badge métallique brillant sur la poitrine. Il était presque chauve, le visage anguleux, sévère — mais avec une compassion réelle dans le regard.

« Va-t'en… » murmura M'k'n'zy.

Tu es un officier de Starfleet. Peu importe ce que tu es maintenant… c'est ce que tu seras toujours. Tu ne peux pas te détourner de ça.

M'k'n'zy n'avait aucune idée de ce qui se passait, et il ignorait totalement de quoi parlait cette… chose transparente.

« C'est quoi… Starfleet ? Qui… qui êtes-vous ? Qu… »

Tu as une destinée. N'ose pas la laisser te glisser entre les doigts. Maintenant, lève-toi. Lève-toi, si tu es un homme.

Une colère gargouilla au fond de sa gorge. Il ne savait pas qui était ce fantôme, il ne comprenait pas ce qu'il disait. Mais personne ne remettait en cause le courage de M'k'n'zy. Personne — pas même des hallucinations.

M'k'n'zy se hissa sur ses pieds, l'adrénaline le brûlant. Il chancela en avant, et le chauve provocateur ne disparut pas comme la femme. Au contraire, il semblait flotter devant lui, M'k'n'zy le poursuivant sans relâche. Il continuait de parler, mais M'k'n'zy n'écoutait pas vraiment les détails : tout se fondait en un flot indistinct.

Et il entendit aussi les échos d'autres voix, sans en voir les propriétaires : des accents étranges, des noms inconnus…

… et un mot revenait. Il semblait s'adresser à lui, ce qui attira son attention.

Capitaine.

Il essaya de faire rouler ce mot dans sa bouche, de le prononcer. Comme avant, rien d'intelligible ne sortit.

Le temps et la distance semblèrent se dissoudre autour de lui tandis qu'il suivait la silhouette spectrale. À chaque pas, ses jambes retrouvaient une force nouvelle. Bientôt, douleur et vertige furent oubliés. Tout fut oublié, sauf l'urgence de rattraper sa vision.

Tout lui revint : les histoires des Allways, les visions de l'avenir qu'on pouvait trouver dans le Gouffre si l'on y était assez ouvert. Les visions qui avaient refusé de venir à lui lorsqu'il les avait cherchées. Et maintenant, alors que plus rien ne lui importait — pas même sa survie — c'était à ce moment-là que l'avenir se montrait.

Mais était-ce l'avenir ? Ou seulement des fantaisies issues du fond de son subconscient ? C'était l'explication la plus raisonnable. Plus jeune (drôle qu'un homme à peine au-delà de dix-neuf étés pense en ces termes), il avait cru au mysticisme. Mais il avait trop vu, trop saigné, trop veillé sur des corps.

Et pourtant… ça semblait réel. Tellement réel.

Et c'était encore là.

Encore là.

Ce fils de chienne chauve flottait toujours devant lui, l'entraînant encore, encore.

M'k'n'zy poussa un rugissement de frustration qui, cette fois, ressemblait réellement à autre chose qu'un grognement — et il se mit à courir. S'il avait réfléchi, il aurait compris l'impossibilité : il souffrait d'épuisement, de perte de sang, de déshydratation, de fièvre. Personne dans cet état ne devrait pouvoir courir à perdre haleine sur la surface brûlante du Gouffre… et pourtant il le faisait. Parce qu'il refusait d'être provoqué ainsi.

« Qui êtes-vous ?! » cria-t-il. « D'où venez-vous ? Où est la fille ? Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui va se passer ?! Nom de— je suis M'k'n'zy de Calhoun, et vous ne me fuirez pas ! »

Une faille béait dans le sol, juste devant lui. Il aurait pu s'y briser la jambe. Cinq pieds de large, huit de profondeur. Il bondit par-dessus sans ralentir — sans même vraiment en avoir conscience.

Et il vit le spectre commencer à scintiller. Il avait l'impression qu'il allait s'évanouir complètement, et cette idée l'enragea encore davantage.

« Reviens ici ! » hurla-t-il. « Reviens ici ! »

Le spectre disparut… mais quelque chose se tenait à sa place. Quelque chose de bien plus solide — accompagné de plusieurs autres.

* * * * *

Son frère, D'ndai, se tenait là, agitant les bras frénétiquement. Autour de lui, plusieurs membres d'une équipe de recherche qui errait dans le Gouffre depuis des jours, dans une quête devenue de plus en plus désespérée.

D'ndai avait une tête de plus que M'k'n'zy, et une carrure presque une fois et demie plus large. Il était aussi plus âgé de plusieurs années. Et pourtant, à la façon dont il traitait son frère, on aurait cru que c'était lui le cadet : il regardait M'k'n'zy avec un mélange d'émerveillement. En vérité, il l'admirait. M'k'n'zy avait toujours éprouvé une grande fierté à l'idée que D'ndai, âme confiante et généreuse, ne se sente jamais menacé par l'éclat bien plus vif de l'étoile de son jeune frère.

Le soulagement qui submergea D'ndai était visible. Il ravala un sanglot de joie, ouvrit grand les bras, et cria le nom de son frère.

M'k'n'zy courut vers lui…

… et le dépassa.

« Reviens ici ! » hurla-t-il au vide.

Les sauveteurs se regardèrent, perplexes. D'un côté, M'k'n'zy était dans un état effroyable ; de l'autre, il avait une énergie stupéfiante pour un homme aux portes de la mort.

« M'k'n'zy ? » appela D'ndai, déconcerté.

M'k'n'zy ne sembla pas l'entendre — ou l'ignora. Il continua à courir, gesticulant, hurlant : « Tu ne t'échappes pas comme ça ! » Quand les autres reprirent leurs esprits, il était déjà cinquante pas plus loin et filait.

Ils se lancèrent à sa poursuite. Il leur fallut tout ce qu'ils avaient pour le rattraper. D'ndai l'atteignit le premier et l'attrapa par le bras.

« M'k'n'zy ! » cria-t-il, le retenant. Il eut un haut-le-cœur en voyant, pour la première fois, l'énorme entaille sur le visage de son frère. Il essaya de garder sa voix stable malgré le choc. « M'k'n'zy, c'est moi ! »

« Lâche-moi ! » hurla M'k'n'zy en se débattant. « Lâche-moi ! Il faut que je l'attrape ! »

« Il n'y a rien ! Tu hallucines ! »

« Il s'en va ! Il s'en va ! »

D'ndai le secoua, lui hurla presque au visage :

« M'k'n'zy, ressaisis-toi ! Il n'y a rien ! »

M'k'n'zy tenta encore de se dégager, puis — en voulant reprendre la poursuite de ce qui existait uniquement dans son délire — il s'affaissa, accablé.

« Il est parti… Il s'est échappé ! »

Il se retourna, et frappa D'ndai d'un coup qui, à pleine force, lui aurait presque arraché la tête. Là, cela ne fit que le faire vaciller.

« Il s'est échappé et c'est ta faute ! »

« D'accord, c'est ma faute », dit D'ndai.

M'k'n'zy le regarda avec un profond mépris.

« Et qu'est-ce que tu vas faire, alors ? »

« Je vais te ramener à la maison… t'aider… te soigner… » Il posa la main sur le front de son frère. « Par les dieux… tu brûles. »

M'k'n'zy voulut répondre, mais à cet instant l'épuisement, la fièvre, tout le rattrapa exactement au moment où l'adrénaline retombait. Il essaya de parler, mais aucune phrase cohérente ne sortit. Il fit un pas, puis s'affaissa dans les bras de son frère.

D'ndai le souleva comme s'il ne pesait rien.

« Sortez-le d'ici », dit-il.

« Tu crois qu'il va s'en sortir ? » demanda l'un des autres.

« Bien sûr qu'il va s'en sortir », répondit D'ndai d'un ton catégorique, en marchant d'un pas vif vers leurs véhicules de transport. « Il a trop de choses à faire pour mourir. »

III

M'k'n'zy les entendait parler à voix basse devant sa chambre et, lentement, il se redressa dans son lit. Il constata avec satisfaction que, pour la première fois depuis des jours, tout vertige avait disparu. Il ne se sentait pas le moins du monde désorienté. Les pulsations dans son crâne s'étaient évanouies depuis longtemps. Bref, il n'avait enfin plus l'impression que sa tête allait tomber à tout moment — ce qui ne pouvait être considéré que comme un progrès.

D'ndai n'avait cessé de lui dire de rester tranquille, de se ménager, de se reposer. Il se montrait extrêmement attentif à la santé de son jeune frère, et cela commençait à taper sur les nerfs de M'k'n'zy. Son instinct lui disait de quitter le lit et de reprendre pied, mais D'ndai l'exhortait toujours à ne pas brûler les étapes. C'était un conseil que M'k'n'zy avait du mal à accepter. Cela n'aidait pas qu'il s'agisse, en réalité, d'un très bon conseil.

Surtout si l'on considérait que, la première fois où M'k'n'zy avait bondi hors du lit en proclamant qu'il était prêt à repartir, la pièce avait aussitôt penché à quarante-cinq degrés et l'avait envoyé s'écraser au sol. C'était arrivé plus d'une semaine auparavant.

À présent, toutefois, la pièce restait parfaitement stable.

M'k'n'zy alla jusqu'à un placard, sortit des vêtements propres et s'habilla rapidement. Il ne ressentit ni douleur ni étourdissement et se déclara, sur cette base, totalement rétabli.

Il sortit dans le couloir, surprenant D'ndai et trois autres Xenexiens occupés à une conférence chuchotée.

« Oh ! Tu es levé ! » dit D'ndai.

« Comment pourrais-je dormir avec tout ce bavardage dehors ? » répondit M'k'n'zy avec bonne humeur. « Que se passe-t-il ? Qu'est-ce que vous murmurez ? »

D'ndai échangea un regard avec les autres avant de répondre :

« Des représentants danteri sont ici. »

« Excellent, dit M'k'n'zy. Vous les maintenez au sol, et moi je leur coupe la tête. »

« Ils sont venus sous drapeau de trêve, M'k'n'zy. »

M'k'n'zy le fixa, incrédule.

« Et vous avez accepté ? Par les dieux, D'ndai, pourquoi ? Ils vont nous croire faibles ! »

« M'k'n'zy… »

« Si nous allions chez eux sous drapeau de trêve, ils nous inviteraient, nous feraient asseoir… puis nous exécuteraient avant même que nous parlions. Je dis qu'on leur rende la politesse. »

« M'k'n'zy… ils ont des gens de la Fédération avec eux. »

M'k'n'zy s'adossa à la porte, réfléchissant à cette nouvelle.

« La Fédération ? »

D'ndai hocha la tête.

Leur père leur avait raconté, dans leur enfance, des histoires sur la Fédération — transmises de génération en génération : un rassemblement de mondes, d'hommes et de femmes parcourant la galaxie dans d'immenses vaisseaux sillonnant les étoiles comme un Xenexien traverse une rue. Explorateurs, aventuriers, rarement aperçus sur Xenex. Parfois on rapportait qu'un ou deux membres de la Fédération apparaissaient quelque part, posaient quelques questions apparemment insignifiantes, puis disparaissaient. Comme s'ils les étudiaient.

Mais cette fois, c'était indéniable.

Une pensée glaçante frappa M'k'n'zy.

« Ils sont du côté des Danteri ? Ils viennent les aider à nous écraser ? »

Les récits sur la puissance militaire de la Fédération étaient nombreux — peut-être exagérés, mais si même un dixième était vrai, ils couraient un grave danger.

D'ndai secoua la tête.

« Je ne pense pas. Ils disent vouloir arranger les choses. »

« Alors laissons-les essayer. Allons leur parler. »

« Tu es sûr que tu… ? »

« Oui. Je vais parfaitement bien. Allons-y. »

Ils parcoururent le court couloir jusqu'à la salle de conférence. Le bâtiment était petit : les matériaux étaient rares et un édifice trop vaste aurait constitué une cible facile.

M'k'n'zy entra avec assurance…

… et s'arrêta net.

Il reconnut deux des trois personnes présentes. L'une appartenait à la maison royale danteri : Bragonier.

Et l'autre…

… l'autre était l'homme chauve du Gouffre.

M'k'n'zy n'en croyait pas ses yeux. Il résista à l'envie de s'approcher pour vérifier qu'il était réel. L'homme le fixait avec ce regard calme et perçant qui l'avait tant agacé. À ses côtés se tenait un homme qu'il ne connaissait pas, aux cheveux bruns fins et à la mâchoire carrée, portant un uniforme semblable.

Bragonier lança un regard sombre et s'adressa aux étrangers :

« Les gens de Xenex ne sont-ils pas exactement comme je vous l'avais promis, capitaine ? »

Ce mot — capitaine — attira aussitôt l'attention de M'k'n'zy.

D'ndai répondit avec une révérence moqueuse :

« Nous n'avons peut-être pas votre raffinement, Danteri, mais nous n'avons pas non plus votre série de défaites. Nous acceptons l'un comme prix de l'autre. »

Bragonier se leva, furieux — mais la main du chauve sur son épaule le maintint assis sans effort apparent.

« Je suis le capitaine Jean-Luc Picard du vaisseau fédéral Stargazer, dit-il, désignant l'autre homme. Voici le lieutenant Jack Crusher. Nous représentons la Fédération unie des planètes… une alliance de mondes spatiaux. »

Crusher ajouta :

« Nous observons votre monde depuis quelque temps et avons déjà effectué des premiers contacts limités. Nous pensons que votre culture est prête à interagir avec la Fédération. »

« Autrement dit, nous sommes arrivés à votre niveau », dit D'ndai sans ironie.

Picard intervint calmement :

« Aucune offense. Les Danteri nous ont demandé de les aider dans cette situation difficile. »

« Comment ? » demanda D'ndai.

« Pour être franc, répondit Crusher, l'Empire danteri occupe une position stratégique. La Fédération discute avec eux d'une éventuelle adhésion. »

Picard poursuivit :

« Mais les troubles récents sur votre monde les ont placés dans une impasse. Leur fierté les empêche de négocier efficacement avec vous. »

« Nous pourrions ! » protesta Bragonier. « Ce ne sont pas seulement la fierté — ce sont eux ! Des sauvages ! Regardez-les ! »

Picard observa longuement — surtout M'k'n'zy.

« J'ai vu pire. Et vous êtes… M'k'n'zy, je suppose ? »

Il prononça mal le nom. M'k'n'zy ne corrigea pas et se contenta d'acquiescer.

« Votre réputation vous précède. Les Danteri ont peu de bonnes choses à dire sur vous — mais cela m'est égal. Je ne cherche pas à savoir qui a commencé. Je veux une seule chose : vous réunir pour parvenir à un accord, un compromis, afin que le sang cesse de couler. »

Un long silence suivit.

Puis M'k'n'zy dit :

« Allez en enfer. »

Bragonier devint pourpre. Crusher cligna des yeux, surpris d'entendre quelqu'un parler ainsi au capitaine Picard.

Picard, lui, resta parfaitement calme, se contentant de lever un sourcil et d'attendre.

M'k'n'zy reprit :

« Je connais leurs compromis. Promesses d'autonomie, promesses de retrait, promesses de richesses… puis ils reprennent tout. Nous voulons une seule chose : les Danteri hors de notre monde, définitivement. Aucun contrôle, aucun contact. Qu'ils nous oublient. »

« Je le ferais volontiers », dit sèchement Bragonier.

« Non, répondit M'k'n'zy en s'appuyant sur la table. Je connais votre espèce. Vous n'oublierez jamais. Vous ne cesserez jamais tant que nous ne serons pas soumis. Ce peuple est le mien. Céder serait trahir leur confiance. Xenex pour les Xenexiens. Si c'est ce que vous offrez, dites-le. Sinon, partez. »

« Je suis Bragonier de la maison royale— »

« Dehors », dit M'k'n'zy en quittant la pièce.

Tous les Xenexiens le suivirent.

Dans le couloir, la voix ferme de Picard les rappela. Ils se retournèrent.

« C'était imprudent. Et vous ne me semblez pas imprudent », dit Picard.

« Vous venez d'arriver, capitaine. Je les connais. Arrogants, trompeurs. Tant qu'ils ne comprendront pas que nous ne sommes ni esclaves ni jouets, aucune paix n'est possible. »

Picard plissa les yeux.

« Nous reviendrons demain. Je m'assurerai que Bragonier soit… plus conciliant. »

« Comme vous voulez », répondit M'k'n'zy.

Picard hésita.

« M'k'n'zy… puis-je vous parler seul ? »

D'ndai haussa les épaules. Ils allèrent dans la chambre.

Picard observa qu'il restait constamment sur ses gardes.

« Ces gens vous écoutent. Le leadership est un grand don — mais aussi un lourd fardeau. »

« Je le sais. »

« Vous risquez de l'oublier. Votre colère vous aveugle. »

« Ma colère me fait vivre. »

« Peut-être. Mais il y a plus que survivre. »

M'k'n'zy hocha lentement la tête.

« Tout ce que je fais est pour mon peuple. »

Picard sourit légèrement.

« Dites-leur cela. Mais vous et moi savons… vous le faites pour vous. Vous dirigez parce que vous devez le faire. »

M'k'n'zy baissa les yeux, presque gêné.

« Vous êtes impressionnant pour un jeune homme… vingt-deux ans ? »

« Dix-neuf étés. »

Même Picard ne put cacher sa surprise.

« Et après la liberté ? »

« Après n'est pas important. »

Picard cita alors :

« Il conquit des royaumes… puis il se coucha et sut qu'il allait mourir. Un autre jeune homme : Alexandre. Pour certains, ne plus avoir de nouveaux mondes à conquérir est dévastateur. Vous devriez réfléchir à un but au-delà du court terme. »

« Peut-être continuerai-je à diriger mon peuple. »

« Peut-être. Mais cela vous suffira-t-il ? »

« Je… je ne sais pas. »

Picard se tourna vers la porte.

« Pourquoi vous intéressez-vous tant à moi ? » demanda M'k'n'zy.

Picard haussa les épaules.

« Une intuition. Les capitaines suivent leurs intuitions. »

« Alors si j'ai l'intuition que vous êtes important pour mon avenir… cela pourrait vouloir dire quelque chose. »

« Peut-être. »

Picard sortit.

« Capitaine ? »

« Oui ? »

M'k'n'zy s'éclaircit la gorge.

« Vous n'auriez pas… amené avec vous une femme blonde nue ? »

Picard le fixa, perplexe.

« Pardon ? »

« Rien, laissez tomber. Disons… une intuition. »

Picard répondit calmement :

« Toutes les intuitions ne sont pas bonnes. Un capitaine doit savoir choisir. »

« Je m'en souviendrai », dit M'k'n'zy.

Il le regarda partir, convaincu qu'il s'était passé quelque chose d'important ce jour-là… sans savoir exactement quoi.

Puis il regarda son lit, repensa aux paroles de Picard sur mourir dedans… et quitta la chambre aussi vite que possible.

DIX ANS

PLUS TÔT

SOLETA

I

Elle passa le tricordeur pour ce qui lui sembla être la cinquantième fois au-dessus de l'échantillon de sol thallonien qu'elle avait prélevé. Les relevés la déconcertaient, et pourtant cette confusion ne provoquait pas de frustration, mais plutôt de l'enthousiasme. Elle ne savait pas à quoi s'attendre lorsqu'elle était arrivée sur Thallon pour mener ses recherches… seulement que les rumeurs parvenues jusqu'à elle avaient été des plus curieuses. Très curieuses, en vérité.

Quiconque l'aurait observée serait resté captivé par son apparence exotique. Son visage était légèrement triangulaire, ses yeux enfoncés d'un bleu perçant. Elle avait d'épais cheveux noirs relevés par une épingle portant le symbole appelé IDIC. Ses oreilles étaient longues, effilées et pointues.

Elle avait choisi une zone qui lui paraissait assez isolée, loin de la capitale Thai. Malgré la distance, elle distinguait encore le palais impérial à l'horizon. Le crépuscule tombait, et la brume violette du ciel thallonien contrastait avec l'éclat ambré des flèches du palais. Une chose pouvait être dite de la classe dirigeante thallonienne : elle maîtrisait parfaitement le concept d'« ostentation ».

Une brise régulière balayait la surface de sa fouille. Une petite tente polyvalente — qui se repliait soigneusement dans son sac lorsqu'elle ne servait pas — était montée à proximité, ses parois battant doucement au vent. Elle n'avait pas l'intention de rester longtemps sur Thallon : un séjour prolongé aurait été extrêmement imprudent. À vrai dire, même une visite brève n'était pas la décision la plus sage qu'elle ait jamais prise.

Mais elle n'avait pas pu résister. Ce qu'elle avait entendu sur Thallon était trop intrigant. Elle s'était donc introduite clandestinement sur le monde natal de l'Empire thallonien pour vérifier par elle-même. Elle avait fait preuve d'une grande habileté : son vaisseau monoplace, équipé de déflecteurs sensoriels de pointe, lui avait permis d'atterrir sans être détectée. Il lui suffisait maintenant d'achever ses travaux et de repartir avant d'être—

Le sol trembla sous ses pieds. Elle pensa un instant à un séisme, puis comprit la véritable cause : des cavaliers montés sur des bêtes assez lourdes pour faire vibrer la terre à chaque pas. Et, à l'intensité croissante des vibrations, il était douloureusement évident qu'ils se dirigeaient vers elle.

Absorbée par ses recherches, elle ne les avait pas remarqués plus tôt — une négligence catastrophique. Avec son ouïe développée, elle aurait dû les entendre bien avant de les sentir. Mais se reprocher son imprudence ne servirait à rien.

Son sac était d'ordinaire parfaitement organisé, chaque objet rangé dans une poche adaptée. Si elle avait eu le temps — le moindre temps — elle aurait maintenu cet ordre. Mais elle n'en avait aucun. Elle rassembla donc à la hâte ses instruments, fourrant tout dans son sac sans précaution. Elle aurait pu tout abandonner, mais elle ne voulait pas perdre les données scientifiques récoltées. Il fallait savoir établir des priorités.

Elle passa la bandoulière sur ses épaules et courut vers son vaisseau…

… puis s'arrêta net.

Le vaisseau avait disparu.

Ses yeux se plissèrent. Elle aperçut alors la proue dépassant légèrement du sol : l'appareil avait sombré dans une sorte d'effondrement de terrain — assez large pour l'engloutir entièrement.

Elle observa le trou et déclara d'un ton plat :

« Cela n'était pas là auparavant. S'il avait été là, je n'aurais pas posé mon vaisseau dessus. »

Elle leva soudain les yeux : plusieurs cavaliers venaient d'apparaître au sommet d'une colline voisine. Ils étaient cinq, montés sur de grandes créatures à six pattes à la peau noire brillante. L'un d'eux, étonnamment, était une jeune fille encore loin de l'adolescence, proche d'un adulte masculin.

Cet homme était… intéressant. Il tenait les rênes d'une seule main, avec la certitude impérieuse que la monture n'oserait pas le désarçonner. Sa taille devait dépasser un mètre quatre-vingt. Sa peau était rouge sombre, typique de la haute caste thallonienne, son front légèrement bombé. Crâne rasé, petits tatouages spiralés sur le front. Mâchoire avancée, yeux étroits, barbe fine le long de la mâchoire se terminant en pointe, lui donnant un air presque démoniaque.

La fillette, à sa droite, avait la peau rouge plus claire, des cheveux jaunes abondants et un unique tatouage frontal.

Cependant, aucun d'eux ne parla.

Le cavalier de tête — un Thallonien massif — déclara d'une voix autoritaire :

« Je suis le chancelier thallonien Yoz. Vous êtes en état d'arrestation. »

Comme s'il n'avait rien dit, la femme désigna l'endroit où son vaisseau avait disparu :

« Ce gouffre n'était pas là. La topographie ne peut changer aussi brusquement. »

Yoz la fixa comme si elle avait perdu la raison.

« J'ai dit que vous êtes arrêtée. Soumettez-vous. »

« Je suis occupée », répondit-elle sèchement.

L'homme près de la fillette sourit légèrement.

« Vous l'intimidez beaucoup, chancelier. Elle devrait implorer grâce d'un instant à l'autre. »

« Ne vous inquiétez pas, Lord Cwan. Elle perdra son insolence. »

« Je ne m'inquiétais pas. Au pire, elle pourrait vous remplacer comme chancelier. »

Yoz ne sembla pas amusé.

« Quel est votre nom ? »

« Soleta. Et maintenant laissez-moi travailler. Cette situation est scientifiquement fascinante, et elle passe avant l'hospitalité thallonienne réputée. »

Elle commença à retirer son sac pour sortir son tricordeur.

Agacé, le chancelier Yoz fit avancer sa monture vers elle. Elle le regarda avec impatience.

« Allez-vous-en. »

« Écoutez-moi bien… » commença-t-il.

Avec un soupir d'agacement, Soleta posa sa main gauche à la base du cou de la créature. Celle-ci poussa un cri bref et s'effondra, roulant sur le côté et écrasant Yoz dessous.

La jeune fille éclata de rire — ce qui détourna brièvement l'attention de Soleta. Un garde sortit alors une arme et tira à bout portant. L'impact la projeta au sol comme frappée par une masse en pleine poitrine. Tandis qu'elle tombait, elle analysait mentalement la nature de l'arme…

… puis elle perdit connaissance.

La dernière chose qu'elle entendit fut la voix de Cwan :

« Vous lui avez vraiment montré qui commandait, chancelier. Peut-être devrait-elle vous remplacer après tout… »

II

Soleta fixe les quatre murs de son cachot et se demande combien on est censé souffrir « raisonnablement » au nom de la science. À côté d'elle, un squelette gît comme un accessoire macabre — elle soupçonne les Thalloniens de laisser ce genre de décor dans les geôles pour impressionner les prisonniers.

Le cachot est volontairement primitif (paille au sol, murs de pierre), en contraste total avec le luxe moderne du palais. Au loin, son ouïe fine capte les bruits d'une fête : la famille royale donne l'un de ses grands divertissements. Soleta lâche, sèchement, qu'elle regrette presque de ne pas avoir été invitée.

Elle tire sur ses entraves : ce ne sont pas des chaînes mais un câble gainé, efficace, bien fixé au mur, avec de lourds bracelets. La clé est chez les gardes. Son épingle IDIC a disparu, et cette perte la contrarie vraiment, même si l'objet n'a pas de valeur marchande.

Deux jours ont passé. La douleur dans sa poitrine s'est calmée ; elle conclut que l'arme utilisée contre elle était un dispositif sonore, brutalement simple et efficace.

Des pas approchent. La porte s'ouvre : le garde qui l'a jetée là entre, accompagné d'un nouveau prisonnier encapuchonné. Le garde se montre odieux, suggérant qu'ils peuvent « pourrir ensemble ». Soleta ne répond pas, ce qui frustre le garde (il semblait espérer des supplications). Il attache le nouvel arrivant à l'autre coin du cachot avec des entraves identiques.

Avant de partir, le garde annonce à Soleta qu'elle a eu un « procès »… sans être présente, parce que, selon la loi thallonienne, tout va « plus vite » ainsi. Elle réplique avec un sarcasme glacial. Le garde lui explique qu'elle est reconnue coupable de trespass (intrusion) et que la peine est la mort. Il ajoute, faussement raisonnable, qu'elle peut faire appel : l'audience d'appel est « demain ». Soleta répond comme si tout cela était une formalité de plus.

Une fois seul avec elle, le nouvel arrivant parle enfin : ton calme, légèrement ironique. Il dit avoir entendu parler de « la fameuse Soleta », celle qui a humilié le grand chancelier. Soleta explique qu'elle était là par curiosité scientifique : des anomalies géophysiques et énergétiques étranges dans la structure de surface de Thallon.

L'homme s'étonne qu'elle parle de « vagabondage » : une Vulcaine ne « vagabonde » pas d'ordinaire. Soleta révèle alors qu'elle n'est pas entièrement vulcaine : sa mère est vulcaine, son père romulien. Elle confie qu'elle n'a pas vraiment de foyer — autrefois Starfleet, peut-être, mais plus maintenant.

Le prisonnier annonce tranquillement que le garde va revenir. Et effectivement : la porte s'ouvre à nouveau. Le garde semble chercher quelque chose, palpe ses poches : il a perdu la clé électronique. Soleta observe sans intérêt… jusqu'à ce que l'homme encapuchonné tende la clé en demandant si c'est cela qu'il cherche.

Avant que le garde puisse réagir, l'inconnu se retrouve sur lui avec une vitesse presque impossible. Il neutralise le garde par une prise vulcaine (pincement nerveux) : l'homme s'effondre sans bruit. Soleta identifie la technique à voix haute.

L'inconnu déverrouille ensuite les entraves de Soleta. Elle exige de savoir qui il est. Il rabat sa capuche : son visage et sa peau ressemblent à ceux d'un Thallonien (teint rouge sombre, sourcils particuliers), mais il révèle des oreilles pointues : c'est un Vulcain — un Vulcain plus âgé, marqué, mais d'une maîtrise totale.

Il explique qu'il utilise un camouflage pour se fondre parmi les Thalloniens. Aider Soleta l'a placé devant un dilemme éthique : rester infiltré aurait signifié la laisser mourir. La sécurité du cachot étant trop stricte, il a dû se faire passer lui aussi pour un intrus afin d'approcher.

Il se présente : Spock.

Soleta est sidérée : « le Spock de Kirk ? » Spock lève un sourcil, pince d'ironie : il ne savait pas être la propriété du capitaine Kirk. (Soleta s'excuse ; Spock balaie l'excuse comme inutile.)

Ils sortent du cachot, referment la porte, et progressent dans les couloirs. La fête bat son plein, ce qui rend les gardes distraits : rires, musique, et surtout rires féminins qui les déconcentrent. Spock et Soleta neutralisent plusieurs postes de garde par l'arrière. Spock observe la technique de Soleta : très silencieuse, presque irréelle, mais plus brutale que la sienne. Il lui donne même un conseil ultra-précis (écarter les doigts d'une fraction) pour gagner quelques dixièmes de seconde. Elle, elle privilégie l'efficacité sans élégance.

À un coin, ils tombent sur un garde de face. Il ouvre la bouche pour donner l'alerte : Soleta l'assomme d'un coup fulgurant qui lui brise la mâchoire ; il s'écroule avant de toucher le sol. Spock commente, imperturbable, qu'il y a aussi des mérites à la force brute.

Soleta questionne Spock : pourquoi est-il ici, alors qu'il est ambassadeur et que personne n'a de relations diplomatiques avec l'Empire thallonien ? Spock répond que justement, l'absence de liens n'empêche pas l'intérêt : la Fédération veut comprendre Thallon, et quelqu'un capable de « passer » pour Thallonien est utile. Soleta résume : « donc tu es un espion ». Spock refuse l'étiquette, la remplaçant par une définition longue… qui revient exactement au même. Il ajoute qu'un vrai espion ne risquerait pas sa mission pour sauver une inconnue imprudente — sous-entendu : il l'a fait, donc sa démarche n'est pas cynique.

Ils avancent dans l'opulence des couloirs et arrivent à une intersection… où surgit Si Cwan, richement vêtu, armé.

Soleta braque un disrupteur volé et le menace. Elle tire… rien. L'arme est codée génétiquement à son utilisateur. Cwan a donc l'avantage : lui peut tirer, eux non.

Spock, pourtant, parle avec un calme absolu : ils n'ont rien à gagner à rester emprisonnés, autant les laisser partir. Cwan rétorque que le chancelier n'approuvera sûrement pas.

Soleta se lance alors dans un discours cinglant : elle juge leur « civilisation » hypocrite, xénophobe, vouée à l'autodestruction. Elle prophétise l'effondrement de leur société dans les vingt ans. Cwan semble intrigué, presque amusé. Sa main va vers… non pas son arme, mais sa poche : il sort l'épingle IDIC de Soleta. Il explique que sa sœur l'a prise, qu'il l'a réprimandée, et qu'il comptait la rendre. Il la lui lance. Soleta la rattrape, surprise.

Cwan lâche une formule : la vie n'est pas anticipation, la mort l'est ; la vie est surprise. Soleta et Spock restent méfiants, prêts au combat.

Et pourtant… Cwan les laisse partir. Il leur indique le chemin : « allez. » Spock ne discute pas et guide Soleta. Puis Cwan les rappelle, retire sa cape et la jette à Soleta pour qu'elle se couvre : cela facilitera leur sortie.

Soleta exige une explication : pourquoi les aider ? Cwan répond, avec amusement, qu'elle est une scientifique incapable d'accepter la chance sans cause. Sa « raison » : cela agacera le chancelier, et ça lui suffit. Il les presse de partir avant de changer d'avis.

Ils quittent le palais sans être arrêtés (soit les gardes ne comprennent pas, soit Cwan a ouvert la voie). Une fois à distance, Spock ralentit. Soleta note que tout cela était inattendu. Spock mentionne que, du temps de Kirk, « l'inattendu » était devenu une routine. Soleta s'excuse à nouveau ; ils échangent un mini-running gag sur les excuses.

Spock révèle enfin le plan : il a arrangé une extraction via un vaisseau privé, un cargo/fret habitué à contourner les patrouilles. Le capitaine doit les retrouver bientôt et les faire quitter Thallon.

Soleta remercie Spock — ne sachant pas si les remerciements entrent dans la même catégorie que les excuses. Spock, après une micro-hésitation, lui répond : « De rien » (ou plutôt : « vous êtes… la bienvenue »), comme s'il devait aller chercher le mot.

III

Si Cwan se tenait à la fenêtre d'une haute tour et les regardait partir. Sa vue était exceptionnellement perçante ; même à cette distance, il pouvait les voir s'éloigner.

Bientôt, très bientôt, les gardes tombés seraient sans doute découverts. Si Cwan n'avait aucune compassion pour eux ; s'ils étaient devenus assez négligents pour que deux prisonniers en fuite puissent les neutraliser, alors ils ne méritaient certainement pas de rester conscients. Ils ne méritaient probablement même pas de conserver leur emploi. Il envisagerait sérieusement de renvoyer chaque garde et de les remplacer.

D'un autre côté, même s'il détestait l'admettre, il éprouvait un certain sentiment de dette envers l'incapacité de ses gardes à garder les prisonniers enfermés. Après tout,

si ceux-ci avaient réussi, Si Cwan n'aurait pas eu le plaisir de les laisser partir.

Pourquoi les avait-il laissés partir ? Il n'en était pas entièrement sûr. Peut-être était-ce la raison qu'il avait donnée, car il n'était réellement pas un grand partisan du Chancelier.

Ou peut-être était-ce simplement une façon de rendre la pareille pour le rire que Soleta avait apporté à Kally. Lorsque Soleta avait assommé la monture du Chancelier, Kally avait éclaté d'un rire cristallin, chose extrêmement rare pour une jeune fille aussi sérieuse. Si Cwan ne l'entendait pas rire assez souvent. Oui, c'était peut-être la raison, après tout.

Pourtant, il subsistait un aspect sombre à toute cette histoire : la prédiction de la femme selon laquelle leur société s'effondrerait dans… quoi ? Vingt ans ? Il n'était guère serein face à cette petite prophétie. Non, pas du tout.

Mais ce n'était sûrement que des spéculations. Et même pas des spéculations particulièrement probables.

Un mouvement se fit à son côté et il baissa les yeux. « Petite sœur, dit-il. Que fais-tu ici ? »

Kally tira sur sa robe. « Tout le monde à la fête se demande où tu es, Si Cwan. »

Il s'inclina profondément, presque en deux. « J'attendais simplement l'honneur d'être escorté par toi. »

Elle prit son bras et, tandis qu'ils descendaient un couloir en direction des réjouissances, elle demanda :

« Où est ta cape ? »

Il sourit, imagina le visage de Soleta, et répondit :

« Je l'ai donnée… à une amie. »

DEUX

ANS PLUS TÔT…

SELAR

I

Selar se souvenait à peine de son voyage de l'Enterprise jusqu'à Vulcain. Toute son attention était tournée vers l'intérieur : vers les pulsions qui ravageaient son corps, vers les instincts qui la ramenaient chez elle aussi vite que le transport pouvait la porter.

Elle avait l'impression que son esprit était scindé en deux, une partie d'elle observant l'autre avec une sorte de fascination distante. L'évaluation froide, calme et dénuée d'émotion qui lui avait permis de diagnostiquer tant de patients avec une efficacité clinique contemplait désormais son propre état mental. Ainsi donc, voilà ce qu'est le Pon farr, songea la médecin vulcaine. Un phénomène des plus… intéressants. Rythme cardiaque accéléré, respiration irrégulière, un étrange martèlement qui semble masquer toute autre perception sensorielle. Je trouve impossible de me concentrer sur un autre sujet que l'accouplement.

Elle connaissait l'impulsion reproductive vulcaine, l'avait même observée chez d'autres. Mais Selar avait toujours imaginé qu'elle-même en serait moins affectée par cet instinct primitif. C'était d'ailleurs une croyance courante (certains diraient une faiblesse) chez de nombreux Vulcains. Si fiers, si confiants dans leur discipline et leur logique qu'en dépit de leur parfaite connaissance de leur propre biologie, ils avaient beaucoup de mal à accepter intellectuellement le concept du Pon farr. Le problème étant que le Pon farr était précisément l'antithèse de l'acceptation logique.

Même lorsque les premiers stades avaient commencé, Selar ne les avait pas reconnus. « Médecin, guéris-toi toi-même » était un bel adage, mais en vérité un médecin n'était pas toujours le mieux placé pour juger ce qui se passait dans son propre corps. Et Selar en était la parfaite illustration.

Le moment était particulièrement mal choisi. Elle aimait ses fonctions sur l'Enterprise et se réjouissait des défis que son poste au sein du personnel médical lui offrait. Mais sa physiologie ne pouvait être niée. Le plus difficile avait été de ne pas dire toute la vérité à Beverly Crusher. Elle n'avait pas menti ; elle s'était contentée d'expliquer que certaines obligations sur Vulcain ne pouvaient être ignorées et qu'elle devait prendre un congé prolongé. Même entre médecins, Selar ne pouvait se résoudre à aborder des questions aussi personnelles avec une étrangère. Cela ne se faisait pas.

Bien sûr, Crusher n'était pas stupide. Il était tout à fait possible que Beverly ait parfaitement compris. Mais si tel était le cas, elle respecta suffisamment l'intimité de Selar pour ne pas insister.

Ainsi, le congé ne posa aucun problème, ni l'obtention d'un transport vers Vulcain.

Le problème, malheureusement, était Voltak. Voltak, son époux. Voltak, son compagnon. Voltak, dont elle n'avait que de vagues souvenirs.

Malgré le désir qui la consumait, il existait au cœur du Pon farr quelque chose de profondément intimidant : la peur. Jamais de sa vie le docteur Selar ne s'était sentie aussi vulnérable. En réalité, elle ne s'était jamais sentie vulnérable du tout. Elle avait toujours été extrêmement douée et capable. Mais maintenant, son être intérieur exposé, elle était poussée à s'unir à quelqu'un qu'elle connaissait à peine. Oh, ils avaient correspondu autant que leurs emplois du temps respectifs le permettaient — Voltak avait sa propre vie, ses propres entreprises. Archéologue, il partait sans cesse en expédition, souvent dans des régions où toute communication était difficile.

C'était une réaction enfantine, mais Selar trouvait néanmoins cela profondément injuste. Elle était une personne réservée, comme la plupart des Vulcains. Et maintenant elle allait n'avoir plus aucune barrière, rien derrière quoi se cacher, totalement exposée à un mâle qui n'était guère plus qu'une connaissance.

Et cela l'effrayait.

Les heures suivantes furent floues pour elle, noyées dans une brume rouge. Elle fut accueillie au port par Giniv, une vieille amie remplissant le rôle équivalent à celui de demoiselle d'honneur. Giniv l'escorta vers une grande salle. Selon la coutume, ses parents n'étaient pas présents : il n'était pas jugé approprié qu'ils voient leurs enfants dans un moment où une sexualité aussi brute les dominait.

Elle le sentit avant de le voir. Elle se retourna et vit Voltak entrer par l'arrière de la salle.

Voltack était grand et robuste et, bien qu'également sous l'emprise du Pon farr, il conservait une certaine maîtrise. Une intensité émanait de lui, l'attirant comme un phare. Non seulement elle ne pouvait résister, mais elle n'en avait aucun désir. Elle ne désirait que lui.

« Voltak, dit-elle d'une voix basse et intense. Je suis appelée. Je suis venue. »

En plongeant son regard dans le sien, elle comprit avec étonnement qu'il avait lui aussi été assailli de doutes similaires avant de la voir. Étrangement, il ne lui était jamais venu à l'esprit que le mâle puisse éprouver les mêmes inquiétudes.

Leurs craintes s'évanouirent lorsqu'ils se regardèrent. Ils avaient été liés enfants lors d'une cérémonie dont aucun ne se souvenait réellement. Mais tout revint soudain, alors que le lien forgé des années auparavant prenait enfin toute sa force.

Selar l'aimait. Le voulait. Avait besoin de lui. Sa vie ne serait pas complète sans lui. Elle ignorait si ces sentiments étaient authentiques ou produits par la fièvre du Pon farr — et finalement cela lui importait peu. Elle voulait seulement sentir son corps contre le sien et accomplir l'obligation imposée par leur race et leur biologie.

La peur disparut. Seuls restèrent le besoin et la faim. Parce qu'ils étaient, après tout, les seules actions logiques.

Le Lieu de l'Union appartenait à la famille de Voltak depuis des générations. Chaque fois qu'un membre de sa lignée prenait un compagnon, c'était là que l'union était consommée.

La pièce était richement décorée, en contraste avec l'austérité habituelle des demeures vulcaines. L'éclairage était doux, la température agréable. Rien ne pouvait les distraire l'un de l'autre — et, vu leur état, rien hormis un tir massif de phaseurs n'aurait pu détourner leur attention.

Voltak l'attira dans la pièce et ferma la lourde porte. Ils restèrent un moment face à face, tentant de se concentrer sur autre chose que l'instinct qui les dominait… sans comprendre pourquoi ils devraient s'intéresser à quoi que ce soit d'autre.

« Nous ne sommes pas des animaux, réussit à dire Selar. Nous sommes… des êtres intelligents et rationnels. »

« Oui », approuva Voltak. Il hésita. « Et donc ? »

« Mon propos… » Elle mit un instant à s'en souvenir. « Oui. Au lieu de céder à l'instinct, nous devrions… parler d'abord. »

« Absolument. Aucun problème. »

Ils s'assirent sur le lit. Il tendit deux doigts ; elle fit de même. Ce simple contact fut comme une décharge électrique. Selar eut du mal à reprendre son souffle. Elle, personne rationnelle, voyait un instinct primordial lui arracher tout ce qui la définissait.

« Alors… Selar, dit Voltak d'une voix aussi instable que la sienne. Tes compétences médicales sont-elles suffisamment sollicitées sur l'Enterprise ? »

Elle répondit tant bien que mal, puis sa main remonta lentement jusqu'à son visage. Il caressa la courbe de son oreille.

« Selar ? »

« Oui ? »

« Je ne souhaite plus… parler. »

« Cela… me convient. »

Très vite, ils se retrouvèrent nus l'un contre l'autre. Leurs doigts touchèrent leurs tempes respectives et leurs esprits se rapprochèrent.

Le lien mental vulcain brisait l'isolement imposé par leur logique. Jamais cette intimité n'était plus profonde que chez deux partenaires sur le point de s'unir.

Ils sondèrent leurs forces et leurs faiblesses. Voltak sentit la compassion de Selar, cachée derrière sa réserve ; Selar perçut la passion de Voltak pour le passé. Puis leurs esprits plongèrent plus loin encore et leurs corps s'unirent.

Et soudain quelque chose n'alla pas.

Une chaleur brûla sa poitrine. L'euphorie disparut. La douleur la saisit, elle ne pouvait plus respirer. Son esprit cria : crise cardiaque ! Puis elle comprit — ce n'était pas elle.

C'était Voltak.

Et elle était liée à lui.

Il était terrifié et s'accrochait à elle mentalement. Elle tenta de le calmer, de rompre le lien pour le sauver. Trop tard. Dans son esprit, il lui tendit son katra, son âme vulcaine.

Accepter le katra signifiait accepter sa mort — et elle refusait encore d'y croire.

Elle tenta de le rejoindre.

Mais les ténèbres l'emportèrent.

Son essence s'éteignit comme une bougie soufflée. Selar cria dans le vide, tenta de retenir sa vie comme de la fumée.

Puis elle revint brutalement à elle, tombée du lit. Voltak gisait immobile, les yeux vides.

Elle essaya de le ranimer… puis s'arrêta.

Il était mort.

Des larmes coulaient sur son visage. Elle les essuya, retrouva son calme, vérifia l'heure du décès et s'habilla.

Et Selar se dit qu'elle avait appris quelque chose de précieux : la folie de laisser les émotions l'emporter. Désormais, jamais plus elle ne se laisserait gouverner ni par les besoins physiques ni par l'émotion.

Elle serait la Vulcaine parfaite. Le médecin parfait.

Car, pour Selar, l'amour, la tendresse et la vulnérabilité n'étaient pas seulement des faiblesses.

C'étaient des condamnations à mort.

Et le premier principe de la médecine était, avant tout, de ne pas nuire.

C'était une règle qu'elle appliquerait.

Pour toujours.

MAINTENANT

I

L'U.S.S. Enterprise NCC-1701-E avançait dans l'espace à une vitesse nettement inférieure à son allure habituelle. La raison était évidente pour tout observateur : l'Enterprise était entouré d'une demi-douzaine de vaisseaux bien plus petits et bien moins rapides. Des vaisseaux ne possédant que des capacités de distorsion minimales, et dont au moins un avait ses bobines de distorsion surchauffées et était remorqué.

En observant l'écran principal et leur convoi, le commandant William Riker commenta :

« Je me sens comme une maman cane. »

Data se tourna vers lui avec une perplexité si évidente que Picard eut toutes les peines du monde à garder son sérieux.

« Ne dites rien, Data, » le pria-t-il en l'interrompant.

« Rien, Capitaine ? »

« Oui. Ne commencez pas à vous demander si le commandant Riker va se mettre à cancaner, à se dandiner, à pondre des œufs ou à développer des palmures entre les orteils. La réponse est non. »

« Très bien, monsieur, » répondit raisonnablement Data. « De toute façon, ce ne sera pas nécessaire puisque vous avez déjà évoqué toutes les possibilités qui me venaient à l'esprit. »

Picard ouvrit la bouche… puis la referma. Riker et le conseiller Deanna Troi échangèrent de larges sourires.

« Toutefois, » ajouta pensivement Data, « il existe une légère tendance au dandinement… »

Le visage de Riker s'assombrit aussitôt. Et le fait que Deanna souriait maintenant si largement qu'elle semblait prête à éclater n'arrangeait rien.

« Monsieur Data, je vous informe que je ne me dandine pas, je ne me suis jamais dandiné et je ne me dandinerai jamais. »

« Vous avez tendance à osciller en marchant, monsieur, » poursuivit Data, imperturbable et apparemment inconscient de l'image évoquée. « Un mouvement rythmique latéral qui pourrait, dans certaines conditions, être interprété comme— »

« Non, » coupa sèchement Riker.

« Si vous le souhaitez, je peux faire une démonstration, » commença Data en se levant à moitié de son siège.

Riker et Picard dirent immédiatement : « Non ! »

Surpris par la vigueur de la réaction, Data se rassit.

« Ce ne sera pas nécessaire, » ajouta Picard en s'éclaircissant la gorge et tentant de paraître autoritaire. « Data, j'ai observé la… démarche… du commandant Riker à de nombreuses reprises et je suis parfaitement confiant pour affirmer qu'il ne se dandine pas. »

« Très bien, monsieur. »

« Bien. Je suis heureux que cela soit régl— »

« En réalité, c'est davantage une allure fanfaronne qu'un dandinement. »

Riker sentit battre ses tempes.

« Je ne me dandine pas… et je ne fanfaronne pas… je… marche. »

Il chercha du réconfort du côté de Deanna et n'en trouva aucun.

« En fait, tu as quand même un peu une démarche assurée, » dit-elle.

« Et tu, Deanna ? »

« Il n'y a rien de mal à cela. J'ai toujours trouvé que ça faisait partie de ton charme : une démonstration extérieure de confiance en toi, en tes capacités et en ta position. »

Riker se redressa avec dignité.

« Très bien. Je peux vivre avec ça. »

Puis, d'une voix si basse que lui seul pouvait l'entendre, Troi ajouta :

« Bien sûr, cela peut aussi dissimuler quelque chose… un manque de confiance profond… ou peut-être une insécurité concernant… »

Avant qu'il ne puisse répondre, le lieutenant Kristian Ayre, à la barre, annonça :

« Monsieur, nous sommes à portée de Deep Space Five. Arrivée estimée : vingt-deux minutes. »

Dieu merci, pensa Picard.

À voix haute : « Informez-les que nous sommes à portée. »

« Il y a énormément d'activité ionique dans la zone, » ajouta Ayre. « Trente, peut-être quarante vaisseaux ont traversé le secteur au cours des dernières vingt-quatre heures. Ils doivent avoir beaucoup de visiteurs. »

Riker regarda Picard.

« D'autres réfugiés ? »

« Sans aucun doute, » confirma Picard. « La situation risque d'être… intéressante… à notre arrivée. »

* * * * *

Picard n'avait jamais vu une station spatiale aussi encombrée. Des vaisseaux s'agglutinaient à chaque port d'amarrage. Beaucoup d'autres attendaient en orbite. Certains échangeaient leur place pour permettre à d'autres de profiter des installations. L'Enterprise dominait tous les autres bâtiments — si bien qu'il ne put même pas s'approcher davantage et se contenta d'orbiter autour de la station, à portée de transporteur mais suffisamment loin pour éviter toute collision.

À la tactique, le lieutenant Paige déclara :

« Monsieur, j'essaie de contacter DS5. Il y a énormément de trafic subspatial ; j'ai du mal à passer. »

« Avec tous ces vaisseaux, cela n'a rien d'étonnant. Les rapports sur les réfugiés thalloniens étaient loin de refléter l'ampleur réelle de la situation. »

« Signal entrant, monsieur. »

« Écran. »

L'image de la station disparut et fut remplacée par un visage que Picard n'attendait pas : l'amiral Edward Jellico. Picard sentit Riker se raidir près de lui.

L'histoire de Jellico avec l'Enterprise n'avait jamais été heureuse. Il n'avait jamais apprécié Picard. Riker pensait que cela venait moins des performances de Picard que de la jalousie provoquée par l'estime que lui portaient ses équipages. Jellico avait même autrefois pris temporairement le commandement du vaisseau et s'était opposé frontalement à Riker.

On suivait Jellico parce que la chaîne de commandement l'exigeait.

On suivait Picard parce qu'on le voulait.

Picard se leva, mains derrière le dos.

« Amiral Jellico. J'ignorais que vous commandiez désormais Deep Space Five. Félicitations pour votre affectation. »

Jellico resta impassible.

« Ce n'est pas un nouveau poste, Capitaine. Où diable étiez-vous ? Nous vous attendons depuis trois jours. »

« Nous aurions pu arriver plus tôt, Amiral. Mais cela aurait impliqué d'abandonner les vaisseaux que nous escortions. Une mission humanitaire n'aurait guère de sens si nous laissions derrière nous ceux que nous devons aider. »

Jellico fit un geste impatient.

« Très bien. Préparez la salle de réunion principale et téléportez-nous à bord. »

« Ici, sur l'Enterprise ? »

« Mes ordres me semblaient clairs. Cette station est une folie. Des réfugiés partout. Même les salles de conférence servent de campements. »

Riker murmura :

« Ah oui, ces gens nécessiteux, quelle plaie. »

Jellico tourna immédiatement le regard vers lui. Picard intervint :

« Aucun problème, Amiral. Nous serons prêts à treize heures. »

Jellico grimaça légèrement — son équivalent d'un signe d'approbation — puis la communication s'interrompit.

« Parfait, » soupira Riker. « Exactement ce qu'il nous fallait pour compliquer davantage la situation. »

Picard réfléchit un instant.

« Je vais prévenir notre invité du changement de plan. Courage, Numéro Un. Nous avons affronté les Borgs. Nous pouvons bien affronter l'amiral Jellico. »

* * * * *

Picard sonna à une cabine d'invité.

« Entrez », dit une voix.

La pièce était sombre, éclairée par quelques sources de lumière et une bougie. Un homme méditait assis.

« Ambassadeur Spock, nous sommes arrivés. »

Spock leva les yeux, silencieux.

« L'amiral Jellico souhaite que la réunion se tienne à bord. Deep Space Five est surchargée. »

« Le lieu est sans importance », répondit Spock.

Picard sentit un léger frisson. Il se demanda brièvement : si les Borg assimilaient les Vulcains… quelqu'un verrait-il la différence ?

« Avez-vous besoin de quelque chose avant la réunion ? »

« Non. »

Picard hésita, cherchant quoi dire.

« Nous avons beaucoup de travail devant nous. »

Après un moment, Spock répondit :

« Capitaine… les Vulcains ne pratiquent pas les conversations futiles. »

« Ah… »

Picard se dirigea vers la sortie.

« Capitaine… »

Il se retourna.

« Je constate que j'éprouve… une certaine anticipation à l'idée de travailler de nouveau avec vous. L'expression humaine serait : je m'en réjouis. Fascinant. »

« La galaxie est infiniment fascinante, Ambassadeur. »

Picard ajouta :

« Data a récemment acquis des émotions. Vous pourriez trouver intéressant d'en discuter avec lui. »

« J'y réfléchirai. »

Picard s'arrêta à la porte.

« Et ceci, » dit-il en désignant l'espace entre eux, « était une conversation futile. »

Il sourit et sortit, laissant Spock seul dans l'obscurité.

II

Riker se souvenait d'une fois où, à quatorze ans, il était allé faire de l'alpinisme, explicitement contre les ordres de son père… ou peut-être, à bien y réfléchir, précisément parce que son père le lui avait interdit. Il se trouvait à mi-parcours d'un sommet particulièrement dangereux lorsque ses pitons s'arrachèrent de la roche. Riker bascula dans le vide, suspendu, une simple corde l'empêchant de chuter vers la mort. Les minutes nécessaires à son partenaire d'escalade pour le hisser et lui permettre de se réancrer furent d'une tension insoutenable.

C'était exactement ce genre de tension qu'il ressentait maintenant en entrant dans la grande salle de conférence. La sensation qu'un immense précipice s'ouvrait sous leurs pieds et qu'ils ne tenaient tous qu'à une seule corde.

Picard était déjà présent, discutant avec l'ambassadeur Spock et une femme que Riker reconnut immédiatement : l'amirale Alynna Nechayev. Elle et Picard s'étaient affrontés pour la première fois lors de l'affaire du Borg « Hugh », lorsque Picard avait refusé d'infecter le drone avec un virus qui aurait anéanti le collectif. Elle l'avait alors vertement critiqué, et d'autres disputes avaient suivi. Pourtant, la voilà maintenant conversant avec lui avec une cordialité inattendue.

Riker observa la dynamique entre Picard, Spock et Nechayev et comprit vite la situation. Spock adressait la plupart de ses remarques à Picard avec respect — logique, puisque Picard avait autrefois risqué son esprit pour aider Sarek, le père de Spock. Quant à Nechayev, son attention admirative envers le Vulcain révélait clairement qu'elle était fascinée par lui. Le terme « légende vivante » pouvait sembler grandiloquent, mais pour Spock il convenait parfaitement. Et le fait que cette légende estime Picard rehaussait manifestement ce dernier aux yeux de l'amirale. Elle alla même jusqu'à rire d'une remarque de Picard — ce qui le surprit visiblement.

Bien, pensa Riker. Picard avait accompli tant de choses, et pourtant Starfleet semblait parfois se méfier de lui — presque comme si un simple mortel ne pouvait pas avoir fait autant.

C'est alors que Riker remarqua quelque chose du coin de l'œil.

Il n'arrivait pas à croire qu'il ne l'avait pas vu plus tôt.

Un Thallonien se tenait à l'écart dans la salle. Très grand. Plus remarquable encore : bien que la pièce soit vivement éclairée, il semblait avoir trouvé les ombres et les rassembler autour de lui comme un linceul. Riker n'était même pas certain de l'avoir repéré grâce à sa vigilance… ou parce que l'homme avait choisi de se laisser voir.

Il portait une moustache et des tatouages en spirale sur le crâne. Il était parfaitement immobile. Sans son regard fixe posé sur Riker, on aurait pu croire à une statue.

Riker s'approcha. Il s'arrêta à deux pas, comme s'il existait une barrière invisible.

« Commandant William T. Riker. Premier officier de l'Enterprise. »

Le Thallonien inclina légèrement la tête.

« Si Cwan. Ancien prince de l'Empire thallonien. »

« Toutes mes condoléances pour votre perte tragique. »

Si Cwan le jaugea.

« Comment savez-vous si elle est tragique ? Si vous écoutez ceux qui ont renversé ma famille… mon renvoi du pouvoir serait l'un des plus grands accomplissements de notre histoire. »

Sa voix s'éleva volontairement, attirant l'attention de Picard, Spock et Nechayev.

« Nos conquêtes, nos réalisations artistiques, l'ordre que nous avons tiré du chaos— »

« Par les dieux, épargnez-nous encore la rhétorique thallonienne. »

La voix venait de l'entrée.

Riker vit Si Cwan se raidir en voyant l'amiral Jellico entrer, accompagné de Data… et d'un jeune Danterien trapu, à la peau bronzée et au sourire trop parfait. Riker ressentit une envie inexplicable de lui casser une dent.

Les Danteri étaient voisins et rivaux de l'Empire thallonien — un autre empire autoritaire, malgré leurs prétentions à plus de compassion.

« Merci, Data, cela suffira, » dit Jellico.

Data attendit le signe de Picard avant de sortir.

« Amirale Nechayev, Capitaine Picard, Commandant Riker, Ambassadeur Spock, Lord Si Cwan. Passons aux affaires. Voici— »

Si Cwan pointa le Danterien.

« Je vous connais… Ryjaan ? »

Il s'inclina.

« Je suis honoré que vous me connaissiez— »

« Épargnez-moi vos flatteries. »

Ryjaan tenta de rester poli.

« Danter paiera, » continua Si Cwan froidement.

Picard intervint pour calmer la tension, mais Si Cwan accusa ouvertement les Danteri d'avoir contribué à la chute de l'Empire. Ryjaan nia vivement. L'insulte suivante déclencha tout : Ryjaan se jeta sur Si Cwan.

Picard et Riker les séparèrent. Si Cwan, étonnamment, n'avait presque pas bougé sous l'impact.

Nechayev réprimanda Si Cwan. Jellico rappela qu'il n'avait plus de statut officiel. Alors, pour la première fois, Si Cwan laissa paraître sa douleur : il avait vu sa famille massacrée, avait dû se cacher pour survivre.

Spock prit la parole. Selon lui, l'accusation contre les Danteri était logique — ils avaient intérêt à affaiblir l'Empire sans guerre ouverte. Mais il ajouta que l'Empire pouvait aussi s'être effondré par oppression et mauvaise gestion.

Ils s'assirent enfin.

Jellico résuma : l'Empire thallonien avait chuté, la famille royale exécutée, aucun nouveau gouvernement clair.

Si Cwan confirma : les factions rebelles s'uniraient seulement temporairement, puis sombreraient dans la guerre civile.

Picard évoqua les réfugiés — malades, blessés, traumatisés. Troi avait recueilli des témoignages de chaos et de conflits renaissants entre peuples autrefois contenus par l'Empire.

« Nous les protégions, » dit Si Cwan tristement. « Nous leur disions ce qu'ils devaient savoir. Ils étaient heureux. »

« Ils vivaient dans l'ignorance, » répliqua Ryjaan.

Spock demanda alors à Si Cwan de décrire l'Empire : trente-sept systèmes, chacun avec au moins une planète habitée.

Puis Si Cwan révéla son objectif : obtenir l'aide de la Fédération pour restaurer la monarchie.

La Directive Première fut évoquée : non-ingérence.

Si Cwan protesta — il n'y avait plus de société, seulement l'anarchie — et proposa même que l'Empire rejoigne la Fédération en échange.

La tension monta encore lorsque Ryjaan annonça que des systèmes thalloniens demandaient la protection danterienne. Un conflit avec la Fédération devenait possible.

Spock chercha une solution pacifique.

Riker proposa alors une idée : envoyer un seul vaisseau, non pour intervenir militairement, mais pour observer et fournir une aide humanitaire — et aider à reconstruire pacifiquement si on le lui demandait.

Jellico refusa : trop dangereux.

Spock déclara simplement :

« Le risque… Amiral… est notre métier. »

Picard soutint Riker. Nechayev accepta le principe. Un vaisseau serait assigné : l'Excalibur.

Puis Si Cwan ajouta calmement :

« Je serai à bord. »

Refus immédiat de Jellico et Nechayev.

Si Cwan se leva, dominant la table.

« Non, vous n'êtes pas désolés. Mais vous le serez. »

Il sortit.

« Est-ce une menace ? » demanda Nechayev.

« Non. Une prédiction. »

III

« Calhoun ? »

Dans le bureau de Picard, Jellico ne faisait aucun effort pour dissimuler sa stupeur.

« Calhoun ? Vous voulez dire Mackenzie Calhoun ? »

« Absolument, » répondit Picard avec calme en sirotant son thé.

Jellico regarda Nechayev comme pour obtenir confirmation qu'il entendait bien une idée totalement folle. Elle aussi était surprise, mais le cachait mieux.

« Je dois admettre, Capitaine, que je pensais que vous alliez recommander Riker. C'est d'ailleurs pour cela que je ne l'ai pas convoqué à cette réunion. »

« Si Riker était intéressé, il me l'aurait dit. Et je pense que Calhoun est bien plus adapté à cette mission. »

« Picard, au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, cet homme a démissionné. Il n'est plus dans Starfleet depuis… quoi… cinq ou six ans ? »

« Officiellement, il a pris un congé. »

« Officiellement ? L'homme m'a envoyé promener et a quitté mon bureau en tempêtant ! Depuis, il enchaîne les emplois douteux. Cela ressemble-t-il à quelqu'un qui veut revenir ? »

« Douteux ? »

« Il y a des rumeurs : trafic d'esclaves, contrebande d'armes… »

« Absurde. Nous ne pouvons pas nous guider par des rumeurs. »

Nechayev intervint :

« Certes… mais la prudence reste nécessaire. »

Jellico continua :

« Il causait déjà des problèmes à l'Académie. Et le fait qu'il ait été votre protégé— »

« Il n'a jamais été mon protégé. C'était simplement un officier exceptionnel. L'un des meilleurs. »

Picard énuméra calmement :

— Son monde natal, Xenex, se trouve à la frontière thallonienne.

— Il connaît cette région de l'espace.

— Il connaît aussi les Danteri.

— Et surtout, il a déjà réussi à unir des mondes hostiles, et ce dès sa jeunesse.

« Si l'Empire thallonien s'effondre, nous parlons de planètes en guerre. Nous avons besoin de quelqu'un capable de rassembler les peuples. »

« Il est imprévisible, » dit Jellico.

« La situation l'est aussi. »

« C'est un franc-tireur. »

Nechayev intervint :

« Alors, qui recommandez-vous, Amiral ? »

« Le premier officier de l'Excalibur : le commandant Elizabeth Shelby. »

Picard sourit légèrement.

« Heureusement que Riker n'est pas là. Ils ne s'appréciaient guère lorsqu'elle servait sur l'Enterprise… »

Jellico poursuivit :

« Shelby est compétente et agressive. Elle mérite un commandement. »

« Probablement. Mais pas celui-ci. Cette mission exige quelqu'un de particulier. Calhoun est mieux adapté. »

« Vous voulez mettre un cow-boy dans le fauteuil du capitaine. »

« Exactement. C'est une nouvelle frontière. Qui de mieux qu'un cow-boy pour la maîtriser ? »

Nechayev mit fin au débat :

« Envoyez-moi vos propositions officielles sous quarante-huit heures. Je prendrai ma décision. »

Jellico sortit. Nechayev resta.

Elle croisa les bras.

« À propos de Calhoun… je dois vous révéler quelque chose de délicat. »

Elle se mit à faire les cent pas.

« Les rumeurs évoquées par Jellico… ne sont pas vraiment des rumeurs. »

Picard haussa un sourcil.

« La nature exacte a été exagérée, mais Calhoun a bien mené des opérations… douteuses. Parce que je lui ai demandé de les mener. »

« Vous… ? »

« Certains services de Starfleet opèrent discrètement. Des affaires nécessitant… de la subtilité. Une implication officielle serait contre-productive. »

Picard comprit peu à peu.

« Vous voulez dire… qu'il agit comme un espion ? »

Elle esquissa un sourire.

« Nous préférons le terme spécialiste. Il s'est forgé la réputation d'un officier renégat prêt à tout pour de l'argent, afin d'infiltrer certains milieux. Il a permis d'anticiper plusieurs crises. Il est en couverture profonde. »

« Donc il n'a jamais vraiment quitté Starfleet… »

« Si, officiellement. Mais après un incident, mon service lui a offert un marché : nous l'avons tiré d'un grave problème, et en échange… il a travaillé clandestinement pour nous. »

Picard acquiesça.

« Calhoun a besoin de défis. »

« Oui. Mais cela commence à le détruire. Trop longtemps dans des milieux criminels… cela l'atteint. Nous risquons de perdre l'homme lui-même. »

« Il regarde l'abîme, et l'abîme le regarde. »

« Exactement. S'il continue ainsi, il pourrait mourir… ou pire. Il lui faut un but. Il lui faut Starfleet. »

« Pensez-vous qu'il soit encore capable de commander un vaisseau ? »

« Maintenant, oui. Dans six mois… peut-être trop tard. »

« Pouvez-vous le faire venir au quartier général ? »

« J'en doute. Sur ce sujet, il ne m'écoutera pas. Dans ce cas… il sera plus facile que la montagne aille à Mahomet… si vous voyez ce que je veux dire. »

IV

Krassus examina d'un air évaluateur les cartes dans sa main, puis regarda de l'autre côté de la table le visage insupportablement suffisant du Xénexien qui était son principal adversaire. Quelques instants plus tôt, un Tellarite et un Andorien participaient encore à la partie de Six-Card Warhoon, mais ils s'étaient couchés et observaient maintenant avec intérêt le duel de volontés entre Krassus et le Xénexien.

Le Xénexien ne laissait paraître absolument rien de ce qu'il avait en main. Ses cheveux étaient longs, et une cicatrice féroce descendait le long du côté droit de son visage. Ses yeux violets, sombres comme des nuages d'orage, regardaient pourtant Krassus avec une sorte d'indifférence neutre. Comme s'il n'y avait pas une fortune en latinum dans le pot.

Krassus connaissait peu de choses du Xénexien, sinon qu'il était apparemment mêlé au commerce d'esclaves. C'était quelque chose qui ne le dérangeait guère, l'esclavage étant lui-même son fonds de commerce. Krassus était un Orion, toutefois, et n'avait jamais eu l'occasion de s'approcher d'aussi près de l'espace xénexien. Mais d'après ses sources, les Xénexiens pouvaient être des clients coriaces — et celui-ci semblait parfaitement correspondre à cette réputation.

Krassus se caressa pensivement le menton vert. Un petit rire étouffé se fit entendre derrière lui. Zina regardait par-dessus son épaule.

« Arrête de respirer sur moi », lui dit-il.

La jeune esclave orionne, vêtue de façon très sommaire, recula d'un pas, mais sourit avec une expression proche d'un plaisir sauvage. Krassus avait acquis Zina l'année précédente et avait d'abord prévu de la revendre rapidement, mais il s'était attaché à elle. Bien qu'un acheteur fût déjà prêt, il décida de la garder. L'acheteur avait protesté. Krassus avait répondu en lui enfonçant une dague entre la troisième et la quatrième côte — ce qui mit fin à la protestation (et, par la même occasion, à l'acheteur).

La réaction de la jeune fille n'échappa pas au Xénexien.

« On dirait que vous avez une assez bonne main, dit-il, à en juger par la réaction de votre petite amie. Peut-être devrais-je me coucher tout de suite. »

En réponse, Krassus se retourna et gifla Zina, la projetant en arrière. Elle tomba au sol mais se réceptionna comme une panthère et siffla férocement contre lui.

« Ou peut-être, poursuivit le Xénexien, travaillez-vous tous les deux ensemble pour me faire douter. Dans ce cas… » Il réfléchit un instant puis hocha la tête. « Oui. Oui, je crois que c'est ça. »

Il prit dans une mallette à ses pieds deux autres barres de latinum pressé d'or et les jeta sur la table. Les pieds de la table grinçèrent sous le poids.

La partie avait maintenant attiré l'attention de tous les habitués louches du bar, lui-même tout aussi louche. La station Mojov était un relais proche de plusieurs frontières, un endroit où des individus qui auraient été interrogés dans des établissements plus « civilisés » pouvaient venir se détendre, traiter des affaires et tenter de gagner quelques crédits supplémentaires.

Krassus regarda la mise et sentit le sang quitter légèrement son visage.

« Je ne peux pas couvrir ça », fanfaronna-t-il.

« On dirait que vous êtes dans les ennuis, alors », répondit le Xénexien.

Les yeux de Krassus passèrent de sa main — très solide — à la mise sur la table, et son avidité devenait écrasante… sans parler de sa fierté à l'idée de perdre face à ce Xénexien au visage pâle. Puis il aperçut Zina et releva la tête vers le Xénexien.

« Et elle ? »

Zina fut choquée de s'entendre proposée comme mise, mais le Xénexien ne sembla nullement surpris, comme s'il s'y attendait.

« Elle vaut deux barres de latinum ? Je ne crois pas. »

« À la revente directe, elle vaudrait moins. Mais ce que Zina peut offrir en… gratification physique… vaut dix fois cela. Je parle d'expérience personnelle. » Krassus ricana.

« Krassus ! » gronda-t-elle.

Le Xénexien la considéra pensivement.

« Si je vous gagnais, Zina… tenteriez-vous de me tuer par vengeance ? Ou montreriez-vous de la gratitude envers quelqu'un qui vous traiterait bien mieux qu'un homme prêt à vous miser dans une partie de Six-Card Warhoon ? »

Zina sembla réfléchir. Puis un mépris glacial traversa son visage.

« Je n'ai clairement pas plus de raison d'être loyale envers Krassus qu'il n'en a envers moi. Faites comme vous voulez, Xénexien… et si la chance vous sourit, je ferai ce que vous voudrez également. »

« Très bien, dit le Xénexien. Pari tenu, Orion. »

« Excellent ! » s'écria Krassus. « Nous avons enfin une partie d'hommes véritables, Xénexien ! Voyons maintenant lequel de nous est le meilleur ! »

* * * * *

Les pièces arrière du bar étaient louées pour ce genre d'occasion. Le Xénexien entra dans la chambre, pivotant rapidement pour vérifier que l'Orionne n'était pas derrière lui. Zina resta encadrée dans la porte, souriant d'un air féroce, les yeux brillants. La pièce n'était pas richement meublée ; après tout, le lit solide dans un coin suffisait largement.

« On dirait que Krassus a découvert qui était le meilleur, murmura-t-elle. Quel imbécile. »

« Plus imbécile encore que je ne le pensais », répondit le Xénexien.

« Et comment dois-je vous appeler ? » demanda-t-elle en avançant d'une démarche ondulante.

« Mac », dit-il.

« Me vendrez-vous, Mac ? Vous me possédez maintenant. Me vendrez-vous… ou me garderez-vous ? »

« Je réserve encore mon jugement. »

« Jusqu'à quand ? »

« Une heure ou deux. »

Elle se jeta sur lui. Son premier réflexe fut de la repousser, mais elle s'enroula autour de lui sans agressivité, bras derrière son dos, jambes autour de ses hanches.

« Seulement une heure ? » dit-elle avec défi. « Je pense pouvoir vous faire décider plus vite. »

(S'ensuit l'attaque de Krassus, la tentative d'assassinat et le retournement :)

La porte s'ouvrit silencieusement. Krassus entra furtivement, un grand couteau à la main, prêt à frapper. Mais soudain un éclair d'énergie déchira l'oreiller — le Xénexien avait dissimulé un blaster dessous — et le rayon frappa Krassus en plein ventre, le projetant contre la porte.

Mac se releva, arma son blaster et regarda l'Orion agonisant.

« Touché aux entrailles… on met du temps à mourir ainsi. Très douloureux. Je peux abréger, si vous voulez. »

Krassus comprit alors : Mac connaissait Barsamis, l'homme qu'il avait tué. C'était une vengeance.

Mais Zina attaqua à son tour. Mac la repoussa violemment, puis trancha la gorge de Krassus. Alors qu'il menaçait l'Orionne avec son arme, un tir de phaseur surgit derrière lui.

Zina fut assommée net.

Mac se retourna.

Jean-Luc Picard se tenait dans l'embrasure de la porte, en civil noir, un phaseur à la main. Il observa le cadavre, puis Mac.

« Bon sang… qu'est-ce qui s'est passé ici ? Dites-moi que c'était de la légitime défense. »

« C'en était. »

« Mentiriez-vous autrement ? »

Les yeux de Calhoun brillèrent. « Aux autres, oui. À vous, non. »

* * * * *

Plus tard, à bord d'un runabout quittant la station Mojov, Picard confronte Mackenzie Calhoun. Celui-ci admet avoir provoqué la situation pour obtenir vengeance — non comme assassin, mais pour « équilibrer la dette d'honneur ». Picard insiste : malgré sa démission et la catastrophe du Grissom, Calhoun reste un officier de Starfleet et possède un destin.

Finalement, après une longue discussion sur l'honneur, la culpabilité et la destinée, Picard lui révèle la raison de sa venue :

il veut qu'il reprenne le commandement d'un vaisseau spatial.

Calhoun sourit avec un éclat malicieux.

« Si je prends le commandement d'un vaisseau, Jellico va faire une crise, n'est-ce pas ? »

« Oui, probablement. »

Calhoun se pencha en avant, les yeux brillants d'un amusement presque sadique.

« Alors parlez-moi de ce vaisseau sur lequel vous voulez me mettre… »

V

La lumière clignotait sur l'ordinateur de Soleta lorsqu'elle entra dans son appartement. En retirant sa veste, elle observa la lueur intermittente avec une curiosité distraite. Dehors, un front orageux semblait approcher. On le distinguait nettement au-loin au-dessus de l'Académie de Starfleet. Il avait déjà masqué sa vue habituellement excellente du pont du Golden Gate.

Soleta ôta sa veste et la suspendit soigneusement dans son placard. Elle nota mentalement plusieurs points concernant le programme du cours du lendemain et — puisqu'elle était parfaitement capable d'accomplir plusieurs tâches à la fois — dit d'un ton vif :

« Ordinateur. Messages. »

« Deux messages, répondit l'ordinateur. Lecture du premier message. »

L'écran vacilla un instant, puis l'image du commandant Seth Goddard du Quartier central de Starfleet apparut. Les tempes grisonnantes, Goddard avait l'air entièrement absorbé par son travail.

« Lieutenant Soleta, ce message comporte un rappel intégré. Veuillez attendre la transmission en direct. »

Soleta s'assit devant l'écran, joignant proprement les mains devant elle. Elle se demanda ce que le Quartier central pouvait bien lui vouloir. Depuis qu'elle avait accepté un poste d'enseignante à l'Académie de Starfleet, elle restait très discrète. Ce n'était pas exactement la vie qu'elle avait imaginée, mais elle lui apportait une certaine satisfaction. Son cheminement personnel pour accepter son héritage mixte avait été long et difficile. Mais cela appartenait désormais au passé. Elle était en paix avec elle-même.

Du moins aimait-elle se le dire.

L'écran s'anima et Goddard réapparut.

« Ah, lieutenant. Je vous remercie de votre réponse rapide. »

« Comment puis-je vous aider, monsieur ? »

« En faisant vos bagages. »

Elle le regarda sans comprendre.

« "Mes bagages", monsieur ? Je ne… ? »

« Vous êtes réactivée, lieutenant. Vous embarquez la semaine prochaine à bord de l'Excalibur. »

« Monsieur… non, dit-elle avec autant de surprise qu'elle s'autorisait. Je ne… Je ne recherche pas de poste à bord d'un vaisseau. Je pensais que c'était clair pour tous. Ma place est ici, sur Terre. »

« Cela s'appelle Starfleet, lieutenant, pas "Earthfleet". Vous ne pouvez pas vous cacher ici éternellement. »

« Avec tout le respect dû, monsieur, je ne me cache pas. Je fais un travail, et un travail utile. »

« Un travail que cent personnes actuellement en formation pourraient faire aussi bien que vous. On a besoin de vous sur l'Excalibur comme officier scientifique, et vous êtes la personne idéale pour ce poste. D'ailleurs, vous avez été vivement recommandée. »

« Officier scientifique… ? Recommandée… ? Par qui ? »

« L'ambassadeur Spock. »

Si elle n'avait pas été aussi experte pour dissimuler ses émotions, sa mâchoire serait tombée jusqu'au sol.

« L'ambassadeur… Spock. »

« Ce nom vous est familier, je suppose. »

« Oh oui. Très familier. Nous nous sommes rencontrés. Mais je ne comprends toujours pas pourquoi il me recommanderait pour quoi que ce soit. Officier scientifique, monsieur ? »

« Exactement. »

« Sur l'Excalibur… » Malgré son hésitation, elle sentit une pointe d'anticipation. Ce n'était pas n'importe quel vaisseau mais l'Excalibur, un bâtiment à l'histoire longue et prestigieuse. Pourtant elle tenta résolument de repousser cet élan. « Mais monsieur, je ne comprends toujours pas pourquoi moi. Cela fait trois ans, cinq mois et dix-huit jours que je n'ai plus passé une seule heure dans l'espace. »

« Vous retrouverez vite vos réflexes spatiaux, lui dit Goddard. Mais vous vous demandez probablement pourquoi on vous a choisie. Pourquoi l'ambassadeur vous a désignée. »

« Oui, monsieur. Je crois l'avoir demandé à plusieurs reprises. »

Le ton critique ne sembla pas l'atteindre.

« L'Excalibur reçoit une mission très spécifique. Secteur 221-G. »

Soleta n'eut pas besoin de chercher dans sa mémoire.

« L'espace thallonien », dit-elle lentement.

« Exact. »

« J'avais entendu parler de difficultés. Des réfugiés… une guerre civile… »

« Tout cela et plus encore. Et nous envoyons l'Excalibur en plein cœur de la situation. Une sacrée aventure. J'aimerais pouvoir venir avec vous. »

« Si le commandant le souhaite, je céderai volontiers mon nouveau poste. »

« Très drôle, lieutenant. N'oubliez pas que vous êtes toujours dans Starfleet. Étant donné que vous faites partie des rares personnes à y avoir séjourné, votre présence est essentielle. »

Son premier réflexe fut de protester, de passer au-dessus de Goddard. Recommandation de Spock ou non, elle était heureuse d'enseigner. Elle ne souhaitait pas retourner aux dangers de l'espace.

Mais malgré tout…

Le mystère de Thallon restait pour elle comme une porte entrouverte. Il y avait quelque chose dans cette planète qui l'intriguait et qu'elle n'avait jamais pu étudier. Cela la hantait depuis des années, et l'annonce du commandant le remit brutalement au premier plan.

« Très bien, monsieur. Je serai prête. »

« Bien. Fin de communication. »

Son image disparut, remplacée par l'écran noir et la voix de l'ordinateur :

« Deuxième message. Visuel uniquement. »

Elle fixa l'écran avec perplexité. Il n'y avait que l'obscurité. Puis, lentement, des lettres apparurent. Deux mots se formèrent :

Ne bougez pas.

« Ne bougez pas ? Quel genre de message est-ce là ? »

Elle sentit alors l'extrémité d'une arme — un blaster — se presser contre sa nuque. Elle n'en revenait pas. Soit l'intrus était entré pendant sa conversation avec Goddard, soit il était resté là depuis le début sans qu'elle ne s'en aperçoive malgré son ouïe fine.

« C'est le genre de message, dit une voix douce mais menaçante, auquel vous feriez mieux d'obéir si vous tenez à votre vie. Maintenant… vous allez faire exactement ce que je dis… et que Dieu vous vienne en aide si vous refusez, car personne d'autre ne le pourra. Je vous le garantis. »

À suivre…